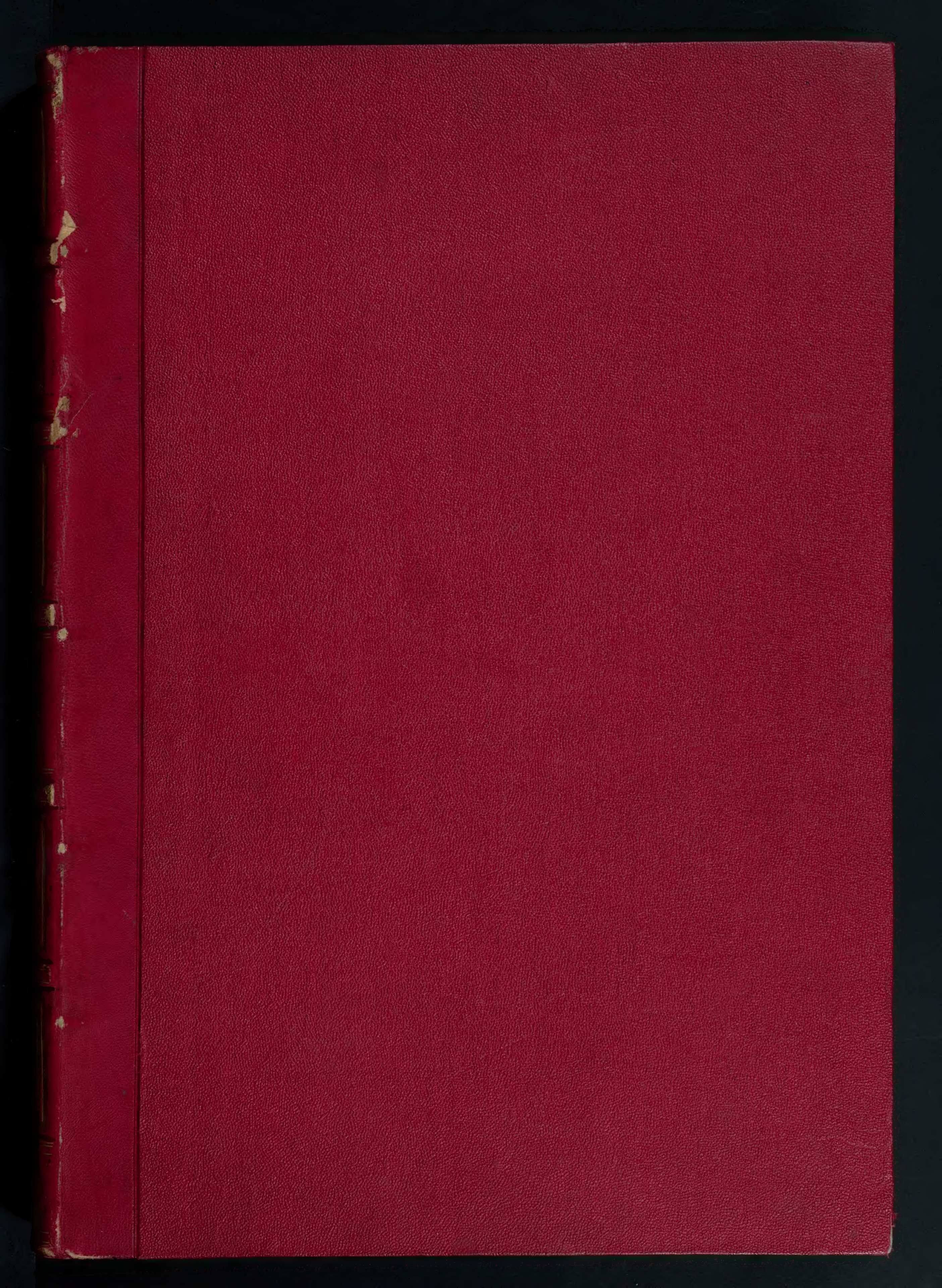
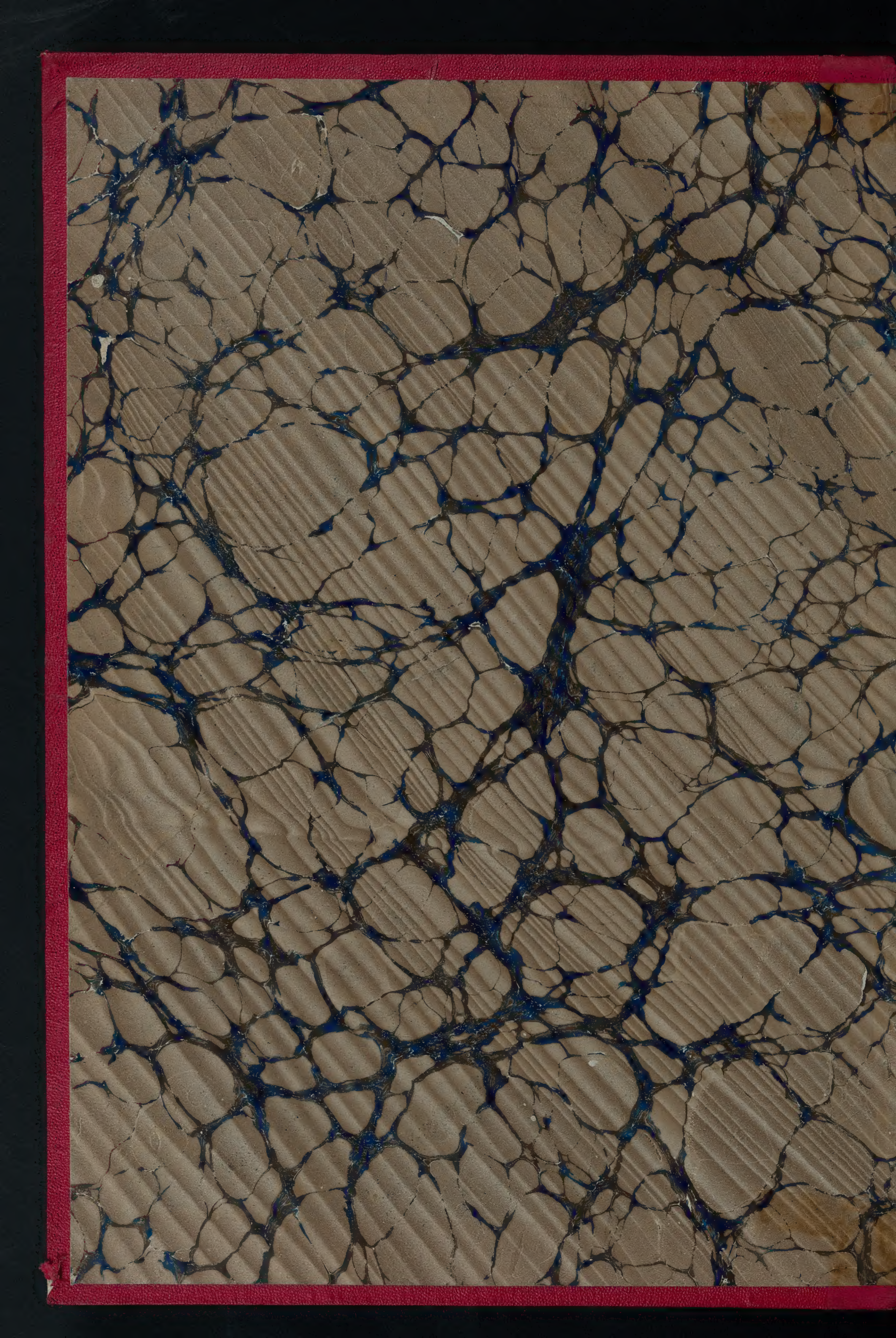
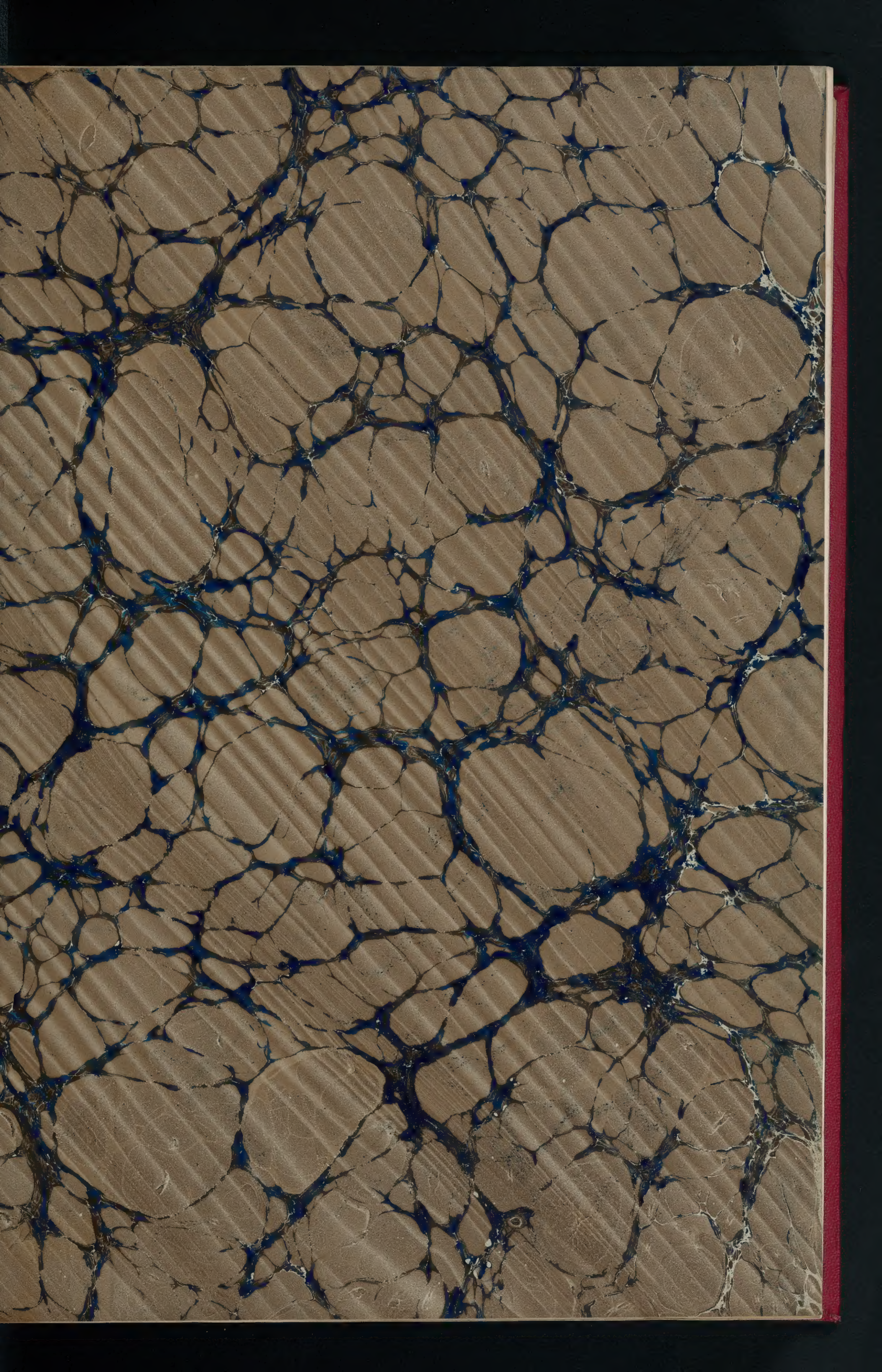






GALERIES

[illegible]

DE VERSAILLES



SÉRIE X

[illegible]

SECTION VII

[illegible]

[illegible]

[illegible]

GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES





SÉRIE X

PORTRAITS DIVERS

SECTION VII

PERSONNAGES CÉLÈBRES
SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XVI
ET LES RÈGNES SUIVANTS



E. Duverger, typ.

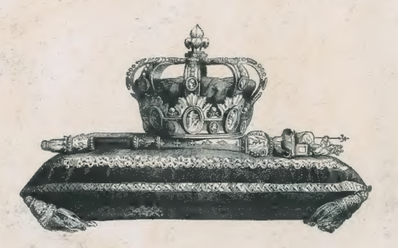


LOUIS XVI,

Fils de Louis de France, Dauphin, et de Marie-Josèphe de Saxe, sa seconde femme;
— né à Versailles le 23 août 1754; — Roi le 10 mai 1774; — sacré et couronné à Reims le 11 juin 1775;
— marié le 16 mars 1770 à Marie-Antoinette-Josèphe-Jeanne,
archiduchesse d'Autriche, fille de l'Empereur François Ier et de Marie-Thérèse d'Autriche;
— mort le 21 janvier 1793.

Peint par CALLET, gravé par NARGEOT.

Louis XVI érigea, en 1776, en parlement la cour souveraine de Nanci, établit le 29 avril de la même année la société de médecine de Paris, abolit le 27 juin 1782 la corvée pour la confection ou l'entretien des routes, et accorda l'état civil aux non-catholiques le 11 janvier 1781.



Ornements tirés de la Chambre à coucher de Louis XIV, dessinés par RAYNAUD, gravés par BUDZILOWICZ et LAVOIGNAT.



MARIE-ANTOINETTE

(JOSÈPHE-JEANNE)

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE.

Onzième fille de François Ier, Empereur d'Allemagne, et de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême, fille de l'Empereur Charles VI; — née le 2 novembre 1755; — mariée à Versailles le 16 mai 1770 à Louis XVI, Roi de France, alors Dauphin, troisième fils de Louis de France, Dauphin, et de Marie-Josèphe, sa seconde femme, fille de Frédéric-Auguste II, Roi de Pologne, électeur de Saxe; — morte à Paris le 16 octobre 1793.

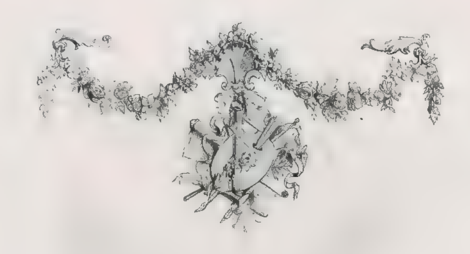
MADAME ADÉLAÏDE

(MARIE-ADÉLAIDE DE FRANCE)

Quatrième fille de Louis XV et de Marie Leczinska; — née à Versailles le 23 mars 1732; — morte à Trieste le 27 février 1800, âgée de soixante-huit ans*.

Peint par Heinsius, gravé par Marr.

(*) Voir le portrait en pied, peint par Labille, fe Guiard, gravé par Tavernier, série X, section 6



Ornement tiré du Cabinet de Louis XVI, dessiné par Raynaud, gravé par Brown et Brévale

Nos 2691, 2599.
(Série X, Section 7)



Marie Adelaïde de France
Madame Adelaïde, 1800



Marie Antoinette Archi.sse d'Autriche,
Reine de France, 1793





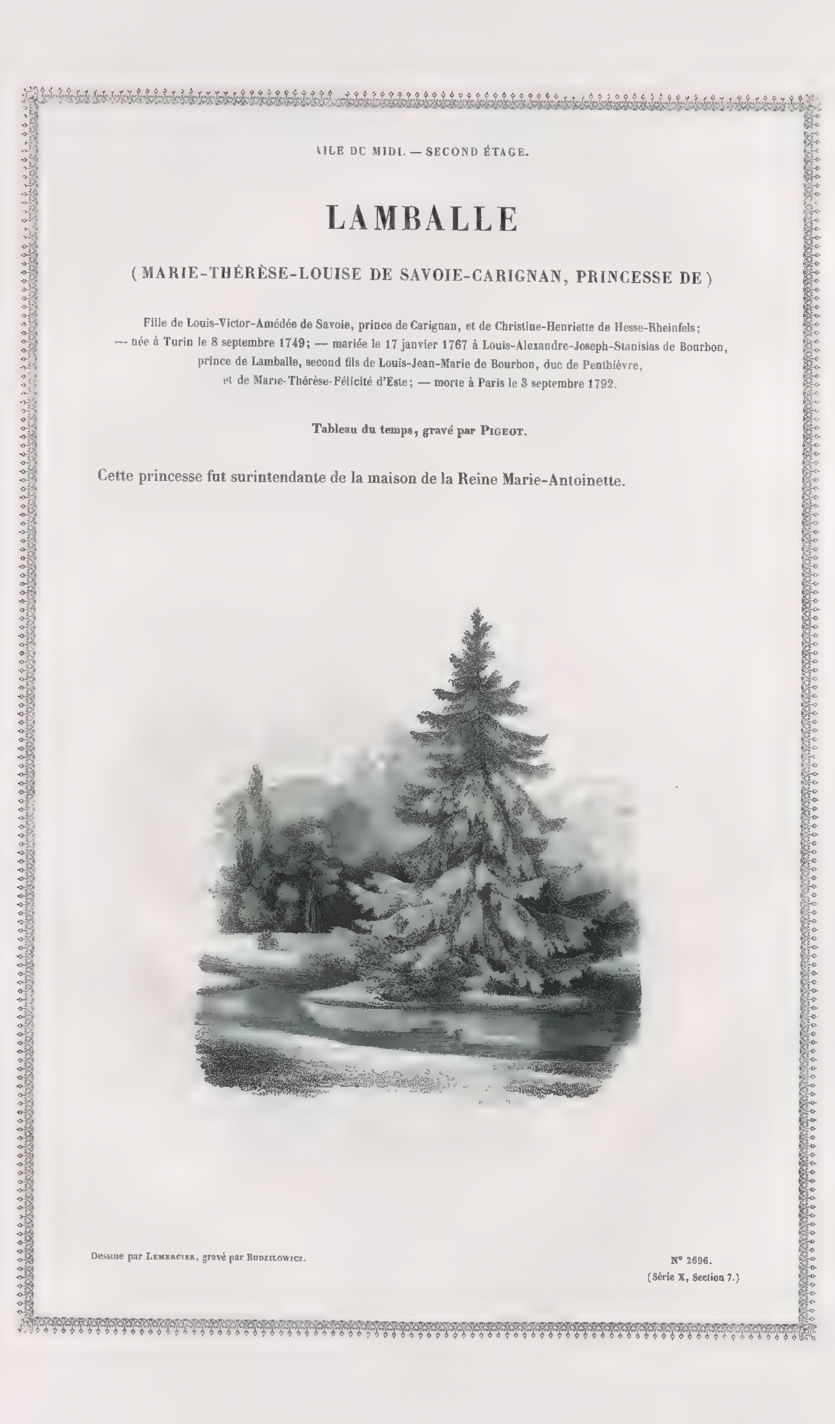
LAMBALLE

(MARIE-THÉRÈSE-LOUISE DE SAVOIE-CARIGNAN, PRINCESSE DE)

Fille de Louis-Victor-Amédée de Savoie, prince de Carignan, et de Christine-Henriette de Hesse-Rheinfels; — née à Turin le 8 septembre 1749; — mariée le 17 janvier 1767 à Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon, prince de Lamballe, second fils de Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, et de Marie-Thérèse-Félicité d'Este; — morte à Paris le 3 septembre 1792.

Tableau du temps, gravé par Pigeot.

Cette princesse fut surintendante de la maison de la Reine Marie-Antoinette.



Dessiné par Lemercier, gravé par Budzilowicz.

N° 2696.
(Série X, Section 7.)





MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE DE FRANCE

ET

LOUIS-CHARLES DE FRANCE

DANS LEUR ENFANCE.

I.

MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE DE FRANCE,

DUCHESSE D'ANGOULÊME, PUIS DAUPHINE,

Fille de Louis XVI, Roi de France,
et de Marie-Antoinette-Joseph-Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche;
— née à Versailles le 28 décembre 1778;
— mariée le 10 juin 1799 à Louis-Antoine d'Artois, duc d'Angoulême,
puis Dauphin,
fils aîné de Charles X, Roi de France (Charles-Philippe de France,
MONSIEUR, comte d'Artois), et de Marie-Thérèse de Savoie.

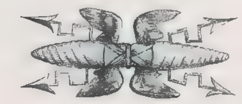
II.

LOUIS-CHARLES DE FRANCE,

DUC DE NORMANDIE, PUIS DAUPHIN (LOUIS XVII), SON FRÈRE,

Né à Versailles le 27 mars 1785; — mort au Temple,
à Paris, le 9 juin 1795.

Peint par madame LEBRUN, née VIGÉE, gravé par GEILLE.



Ornements tirés des salons d'Hercule et de la Guerre, dessinés par RAYNAUD, gravés par LAVOIGNAT et LACOSTE.



JOSEPH II,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ROI DE HONGRIE ET DE BOHÊME,

Fils aîné de François Ier (Etienne), Empereur d'Allemagne, et de Marie-Thérèse d'Autriche, Reine de Hongrie et de Bohême, fille de l'Empereur Charles VI; — né le 13 mars 1741; — marié : 1° le 6 octobre 1760, à Marie-Elisabeth, fille de don Philippe, infant d'Espagne, duc de Parme, et de Louise-Elisabeth de France, fille aînée de Louis XV; 2° le 23 janvier 1765, à Marie-Joséphine-Antoinette de Bavière, fille de l'Empereur Charles VII, alors électeur de Bavière, et de Marie-Amélie d'Autriche, deuxième fille de l'Empereur Joseph Ier; — mort le 20 février 1790.

Tableau du temps, gravé par Geille.

Joseph II succéda à son père en 1765, et mourut à l'âge de quarante-neuf ans, après un règne de vingt-cinq ans.



MARIE-LOUISE,

GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE, INFANTE D'ESPAGNE, DEPUIS IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE, REINE DE HONGRIE ET DE BOHÊME,

Cinquième fille de Charles III, Roi d'Espagne, et de Marie-Amélie-Christine de Saxe, fille aînée de Frédéric-Auguste II, Roi de Pologne, électeur de Saxe; — née le 24 novembre 1745; — mariée par procureur, à Madrid, le 16 février 1764, et en personne, à Inspruck, le 5 août 1765, à Léopold II, Empereur d'Allemagne, Roi de Hongrie et de Bohême, alors seulement archiduc d'Autriche, et depuis grand-duc de Toscane, troisième fils de François Ier, Empereur d'Allemagne, etc., et de Marie-Thérèse d'Autriche, Impératrice d'Allemagne, Reine héréditaire de Hongrie et de Bohême; — morte le...

Tableau du temps, gravé par Geille.

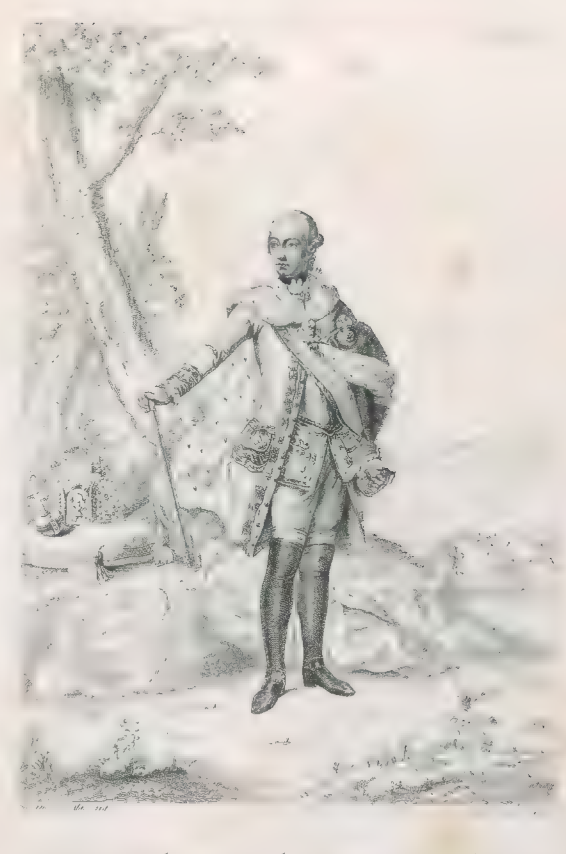
Ornement tiré du salon de la Guerre, dessiné par Raynaud, gravé par Contamine.

N°s 2702, 2705.



Marie Louise Infante d'Espagne

Impératrice d'Allemagne, Reine de Hongrie et de Bohême



Joseph II Empereur d'Allemagne, Roi de Hongrie

et de Bohême [illegible]



… données à Vienne à l'occasion du mariage …

LÉOPOLD II

ARCHIDUC D'AUTRICHE, EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ROI DE HONGRIE ET DE BOHÊME
(ALORS GRAND-DUC DE TOSCANE),

Second fils de François Ier (Étienne), Empereur d'Allemagne, et de Marie-Thérèse d'Autriche,
Reine de Hongrie et de Bohême; — né le 5 mai 1747; — marié le 16 février 1765 à Marie-Louise, infante d'Espagne,
sixième fille de Charles III, Roi d'Espagne,
et de Marie-Amélie, fille de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe et Roi de Pologne;
— mort le 1er mars 1792.

Tableau du temps, gravé par J.-M. Fontaine.

Nommé en décembre 1753 gouverneur de tous les Etats que l'Impératrice-Reine sa mère possédait en Lombardie, Léopold II succéda à l'Empire en 1790, et mourut à l'âge de quarante-cinq ans.



MODÈNE

(RICCIARDE-BÉATRICE D'ESTE, DUCHESSE DE)

ET DE MASSA, PRINCESSE DE CARRARA,

Fille et héritière d'Hercule III (Renaud), dernier duc de Modène et de Mirandole,
et de Marie-Thérèse Cibo-Malaspina, fille d'Aldéran, duc de Massa et prince de Carrara; — née le 7 avril 1750;
— mariée le 15 octobre 1771 à Ferdinand (Charles-Antoine-Joseph-Jean-Stanislas),
archiduc d'Autriche, duc de Brisgau et de Massa, prince de Carrara, quatrième fils de François Ier,
Empereur d'Allemagne, et de Marie-Thérèse d'Autriche,
Impératrice, Reine héréditaire de Hongrie et de Bohême; — morte le... 1829.

Tableau du temps, gravé par Danois.

Tiré du maître-autel de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste aîné.



Léopold II archiduc d'Autriche Empereur d'Allemagne Roi de Hongrie et de Bohême, Grand-duc de Toscane [illegible]



[illegible]

WASHINGTON

(GEORGES)

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DES ÉTATS UNIS DANS L'AMÉRIQUE DU NORD,

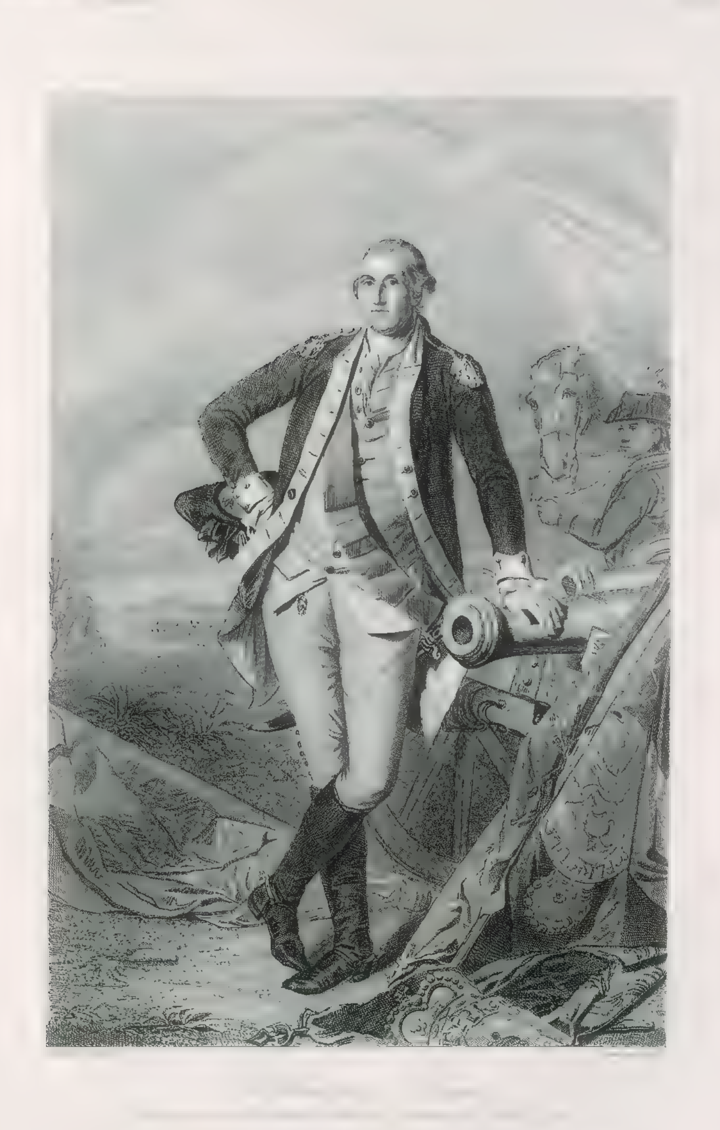
Né à Bridge-Creek, dans le comté de Westmoreland en Virginie, le 22 février 1732; — mort le 14 décembre 1799.

Tableau du temps, gravé par WOLF.

Nommé à dix-neuf ans major des milices de la Virginie, Washington fut membre du congrès qui s'assembla le 14 septembre 1774 à Philadelphie. La guerre s'étant engagée entre l'Amérique et l'Angleterre, le congrès nomma Washington général en chef des troupes américaines. Après huit ans de guerre, pendant lesquels il trouva, dans l'indiscipline de ses troupes et le manque de ressource, des obstacles sans cesse renaissants, dont une fermeté inébranlable le fit seule triompher, il parvint à affermir l'indépendance des Etats-Unis, qui fut reconnue par le traité du 20 janvier 1783. Député, malgré son refus, par la Virginie à la Convention, assemblée à Philadelphie en mai 1787 pour organiser la forme du gouvernement, Washington fut élu à l'unanimité, en 1789, président de l'Union, et réélu en 1793. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans. Sa mort fut considérée comme une calamité publique, et son deuil porté jusque par la France. Son nom a été imposé à la ville qui est le siége du Gouvernement.



Dessine par GIRARDET, grave par LACOSTE.



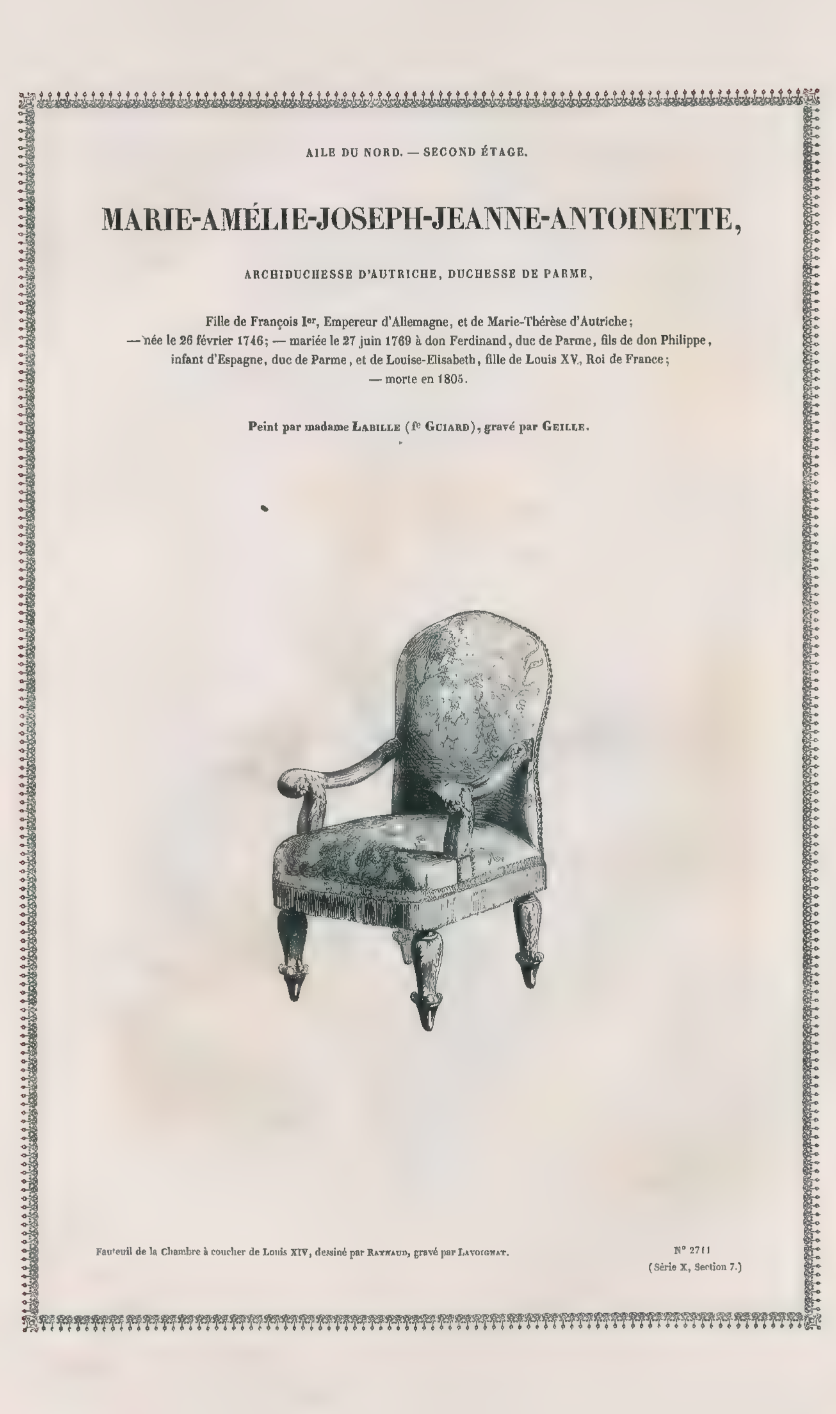
AILE DU NORD. — SECOND ÉTAGE.

MARIE-AMÉLIE-JOSEPH-JEANNE-ANTOINETTE,

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, DUCHESSE DE PARME,

Fille de François Ier, Empereur d'Allemagne, et de Marie-Thérèse d'Autriche;
— née le 26 février 1746; — mariée le 27 juin 1769 à don Ferdinand, duc de Parme, fils de don Philippe, infant d'Espagne, duc de Parme, et de Louise-Elisabeth, fille de Louis XV, Roi de France;
— morte en 1805.

Peint par madame LABILLE (fe GUIARD), gravé par GEILLE.



Fauteuil de la Chambre à coucher de Louis XIV, dessiné par RAYNAUD, gravé par LAVOIGNAT.

N° 2711
(Série X, Section 7.)



ORLÉANS

(LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH D'ORLÉANS, DUC D')

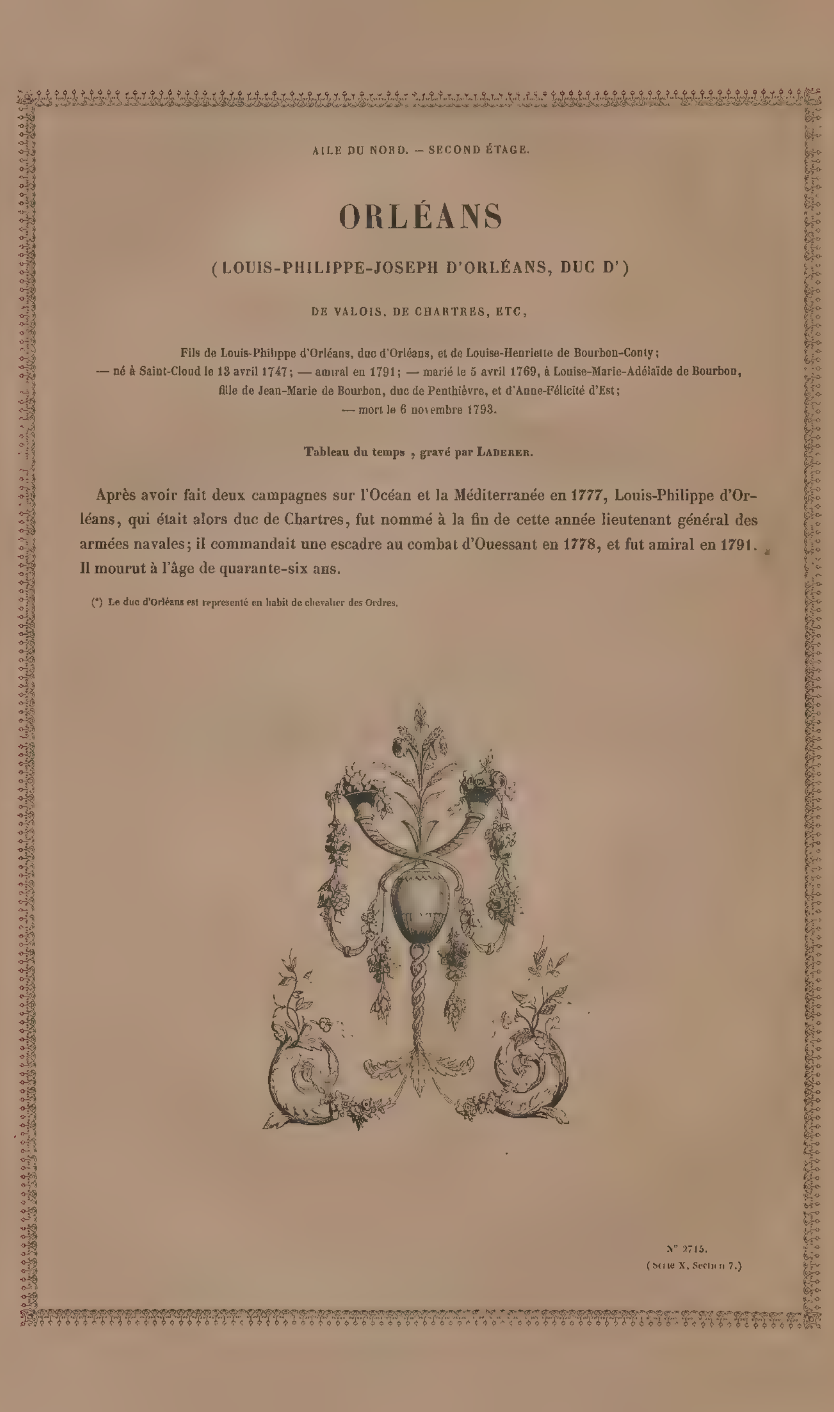
DE VALOIS, DE CHARTRES, ETC,

Fils de Louis-Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, et de Louise-Henriette de Bourbon-Conty;
— né à Saint-Cloud le 13 avril 1747; — amiral en 1791; — marié le 5 avril 1769, à Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon,
fille de Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, et d'Anne-Félicité d'Est;
— mort le 6 novembre 1793.

Tableau du temps, gravé par Laderer.

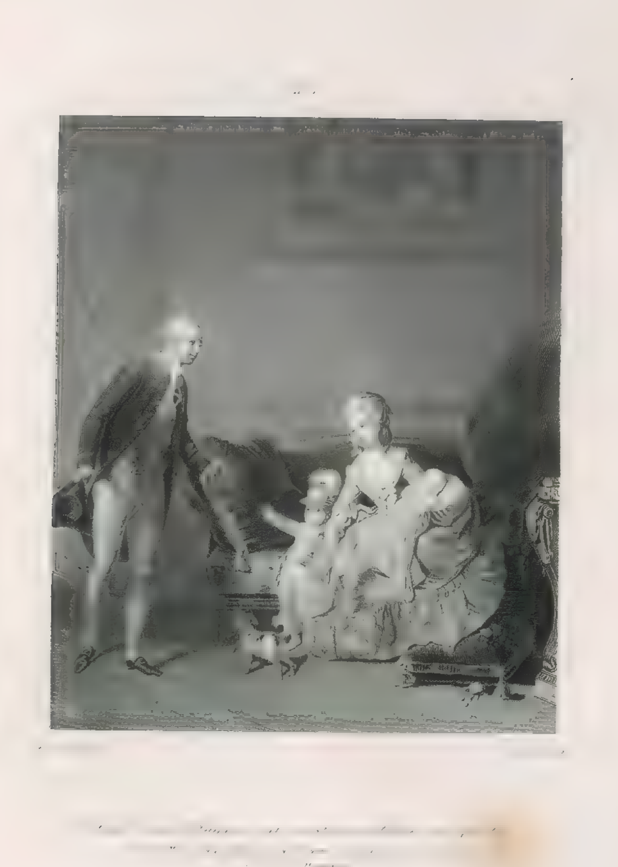
Après avoir fait deux campagnes sur l'Océan et la Méditerranée en 1777, Louis-Philippe d'Orléans, qui était alors duc de Chartres, fut nommé à la fin de cette année lieutenant général des armées navales; il commandait une escadre au combat d'Ouessant en 1778, et fut amiral en 1791. Il mourut à l'âge de quarante-six ans.

(*) Le duc d'Orléans est représenté en habit de chevalier des Ordres.



N° 2715.
(Série X, Section 7.)





ORLÉANS

(LOUISE-MARIE-ADÉLAIDE DE BOURBON, DUCHESSE D')

Fille de Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, et de Marie-Thérèse-Félicité d'Este, princesse de Modène; — née à Paris le 13 mars 1753; — mariée le 5 avril 1769 à Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, alors duc de Chartres, et depuis duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, duc d'Orléans, et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti; — morte à Ivry, près Paris, le 23 juin 1821.

Peint par madame Lebrun, née Vigée, gravé par Marr.



Vase tiré de la salle de Marengo, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste père et fils aîné.

N° 2716.
(Série X, Section 7.)







MONTPENSIER

(ANTOINE-PHILIPPE D'ORLÉANS, DUC DE)

Second fils de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans,
duc d'Orléans, et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon; — né le 3 juillet 1775;
— mort en 1807.

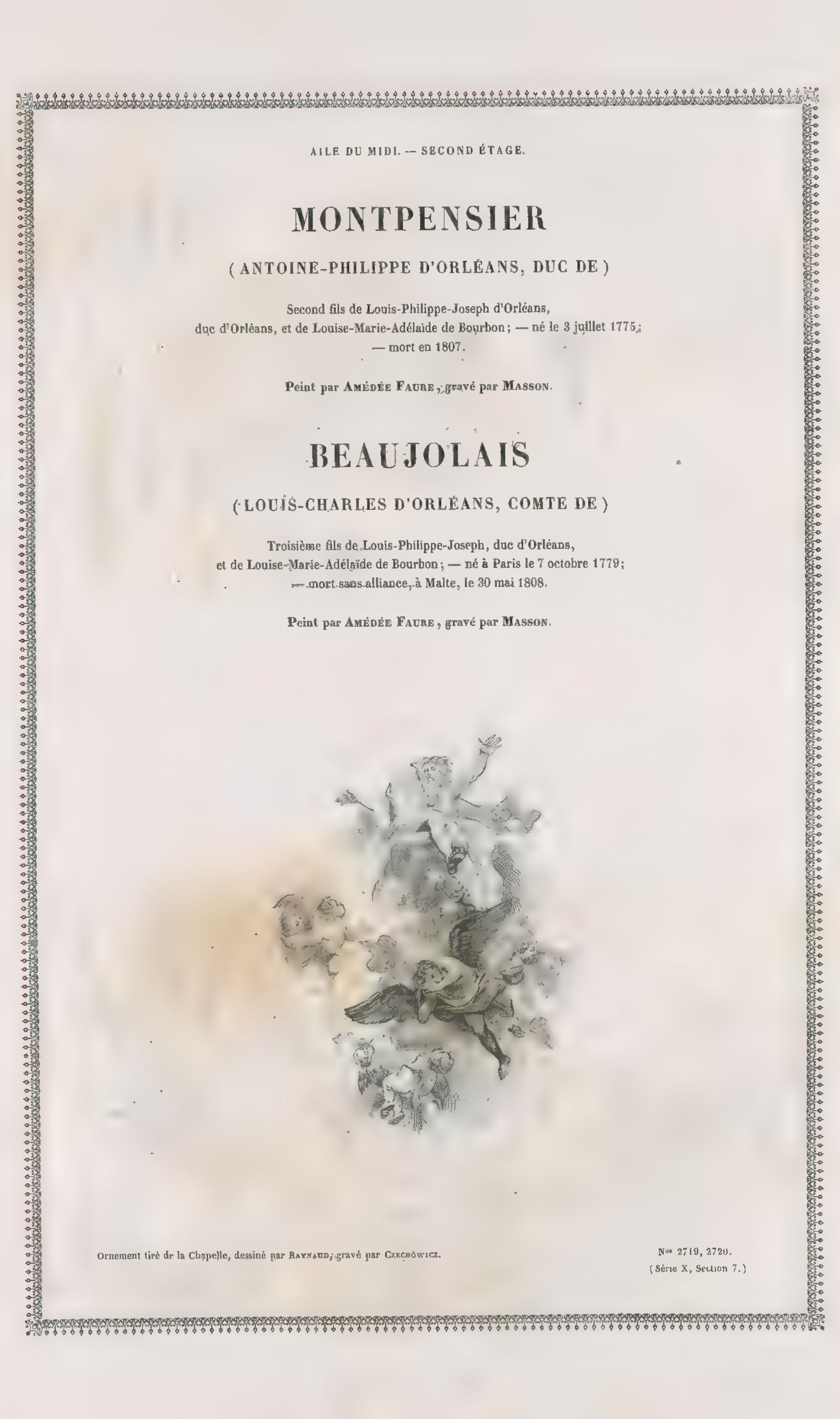
Peint par **Amédée Faure**, gravé par **Masson**.

BEAUJOLAIS

(LOUIS-CHARLES D'ORLÉANS, COMTE DE)

Troisième fils de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans,
et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon; — né à Paris le 7 octobre 1779;
— mort sans alliance, à Malte, le 30 mai 1808.

Peint par **Amédée Faure**, gravé par **Masson**.



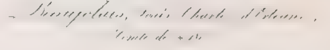
Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Czechowicz.

Nos 2719, 2720.
(Série X, Section 7.)



Montpensier, Antoine-Philippe d'Orléans, duc de [illegible]





Beaujolais, Louis Charles d'Orléans, Comte de [illegible]

MAUPEOU

(RÉNÉ-NICOLAS-CHARLES-AUGUSTIN DE)

CHANCELIER, GARDE-DES-SCEAUX,

Fils aîné de Réné-Charles de Maupeou, marquis de Morangles, garde-des-sceaux,
et d'Anne-Victoire de Lamoignon ; — né le 25 février 1714 ; — marié le 21 janvier 1744 à Anne-Marguerite-Thérèse de Roncherolles ;
— mort le 29 juillet 1792.

Tableau du temps, gravé par Leclere.

Président à mortier en survivance de son père, en 1737, de Maupeou fut nommé premier président du parlement en 1763, chancelier et garde-des-sceaux de France en 1768, et mourut au Thuit, près les Andelys, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

BERNIS

(FRANÇOIS-JOACHIM DE PIERRE DE)

CARDINAL,

Second fils de Joachim de Pierre, seigneur de Bernis,
et de Marie-Elisabeth du Chastel ; — né à Saint-Marcel de l'Ardèche le 22 mai 1715 ;
— mort le 2 novembre 1794.

Tableau du temps, gravé par Leclere.

Elève du séminaire de Saint-Sulpice où il prit les ordres, de Bernis fut ambassadeur à Venise en 1751, à Madrid en 1755, et à Vienne en 1756. Ministre d'état en 1757, cardinal le 2 octobre 1758, sous le pontificat de Clément XIII (Charles Rezzonico), archevêque d'Alby en 1764, il fut envoyé en ambassade près du Saint-Siége en 1769, et reçut le titre de protecteur des églises de France. Il fixa sa résidence à Rome, où il mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Le cardinal de Bernis avait été nommé en 1744 membre de l'Académie Française.



Nos 2726, 2726 *bis*.
(Série X, Section 7.)



BUFFON

(GEORGES-LOUIS LECLERC, COMTE DE)

SEIGNEUR DE MONTBARD, NATURALISTE ET ÉCRIVAIN,

Fils de Benjamin Leclerc, seigneur de Buffon, conseiller au parlement de Dijon;
— né à Montbard, le 7 septembre 1707; — marié en 1762 à N... de Saint-Belin;
— mort le 16 avril 1788.

Tableau du temps, gravé par Desjardins.

Célèbre naturaliste et un des grands écrivains du dix-huitième siècle, Buffon fut nommé en 1739 intendant du Jardin du Roi et reçu à l'Académie Française en 1753. Il mourut à Paris, dans la quatre-vingt-unième année de son âge.

SOUFFLOT

(JACQUES-GERMAIN)

ARCHITECTE, INTENDANT GÉNÉRAL DES BATIMENTS DU ROI,

Né à Irancy, près d'Auxerre, en 1714; — mort le 29 août 1781.

Peint par Carle Venloo, gravé par Desjardins.

Après avoir parcouru l'Italie et l'Asie-Mineure, Soufflot fut admis au nombre des pensionnaires du Roi, à Rome. De retour en France, il habita Lyon pendant quelques années, et il y construisit l'Hôtel-du-Change, le théâtre et l'Hôtel-Dieu; il se fixa ensuite à Paris. Nommé membre des Académies de peinture et d'architecture, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, contrôleur et intendant général des bâtiments du Roi, Soufflot fut chargé, en 1757, de la construction de la basilique de Sainte-Geneviève. Il mourut à Paris, à l'âge de soixante-sept ans.

(*Biogr. univ.*)



Ornement tiré du salon de l'Abondance, gravé par Budzilowicz

Nos 2727, 2729.
Série X, Section 7.)





AILE DU NORD. — SECOND ÉTAGE.

MARIE-JOSÉPHINE-LOUISE DE SAVOIE,

COMTESSE DE PROVENCE.

Seconde fille de Victor-Amédée III, Roi de Sardaigne, et de Marie-Antoinette-Ferdinande, infante d'Espagne,
fille de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, sa seconde femme; — née le 2 septembre 1753; — mariée le 14 mai 1771
à Louis-Stanislas-Xavier de France, alors comte de Provence,
depuis Louis XVIII, Roi de France, quatrième fils de Louis de France, Dauphin,
et de Marie-Josèphe de Saxe, sa seconde femme;
— morte le 13 novembre 1810.

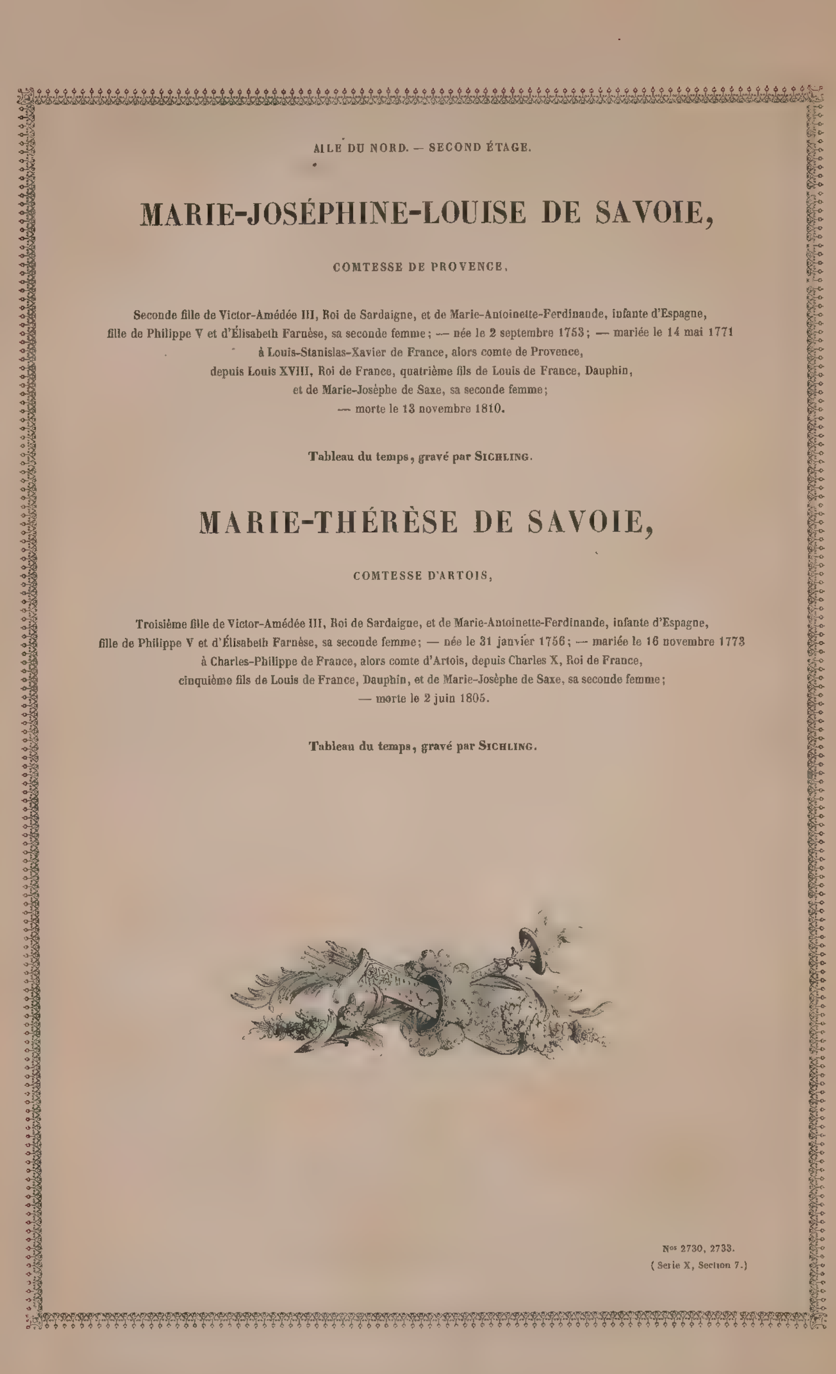
Tableau du temps, gravé par SICHLING.

MARIE-THÉRÈSE DE SAVOIE,

COMTESSE D'ARTOIS,

Troisième fille de Victor-Amédée III, Roi de Sardaigne, et de Marie-Antoinette-Ferdinande, infante d'Espagne,
fille de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, sa seconde femme; — née le 31 janvier 1756; — mariée le 16 novembre 1773
à Charles-Philippe de France, alors comte d'Artois, depuis Charles X, Roi de France,
cinquième fils de Louis de France, Dauphin, et de Marie-Josèphe de Saxe, sa seconde femme;
— morte le 2 juin 1805.

Tableau du temps, gravé par SICHLING.



Nos 2730, 2733.
(Serie X, Section 7.)



CONDÉ

(LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, PRINCE DE)

Fils de Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, et de Caroline de Hesse-Rheinfelds-Rothenbourg, sa seconde femme; — né le 9 août 1736; — marié : 1° le 3 mai 1753, à Charlotte-Godefride-Élisabeth de Rohan-Soubise, fille de Charles de Rohan, duc de Rohan-Rohan, prince de Soubise, et d'Anne-Marie-Louise de La Tour-d'Auvergne; 2° le 24 octobre 1798, à Catherine de Brignole, princesse douairière de Monaco; — mort à Paris le 13 mai 1818.

Peint par CAZES, d'après un portrait de la collection du château de Chantilly.
Gravé par GEILLE.

CONDÉ

(CHARLOTTE-GODEFRIDE-ÉLISABETH DE ROHAN-SOUBISE, PRINCESSE DE)

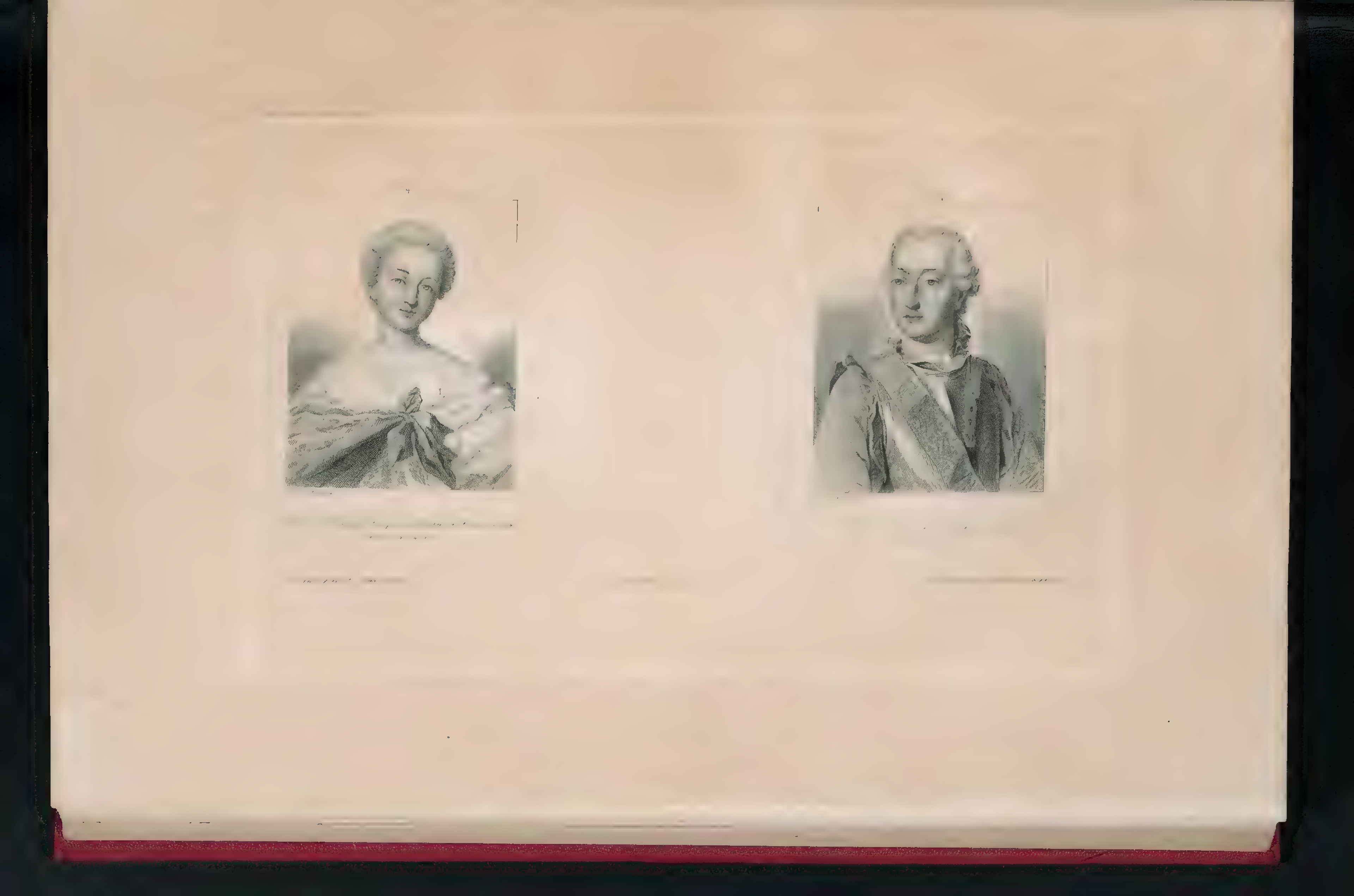
Fille de Charles de Rohan, duc de Rohan-Rohan, prince de Soubise, et d'Anne-Marie-Louise de La Tour-d'Auvergne; — née le 7 octobre 1737; — mariée le 3 mai 1753 à Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, fils de Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, et de Caroline de Hesse-Rheinfelds-Rothenbourg, sa seconde femme; — morte le 4 mars 1760.

Peint par madame DANSSE, d'après un portrait de la collection du château de Chantilly.
Gravé par GEILLE.



Dessiné par GIRARDET, gravé par GUILLAUMOT.

Nos 2734, 2734 *bis*.
(Série X, Section 7)



BOURBON

(LOUIS-HENRI-JOSEPH DE BOURBON, DUC DE)

PRINCE DE CONDÉ.

Fils de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, et de Charlotte-Godefride-Élisabeth de Rohan-Soubise,
sa première femme; — né le 13 avril 1756; — marié le 24 avril 1770 à Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans,
fille de Louis-Philippe, duc d'Orléans, et de Louise-Henriette de Bourbon;
— mort à Chantilly le 27 août 1830.

Peint par madame DANSSE, d'après un portrait de la collection du château de Chantilly.
Gravé par LEGRIS.

BOURBON

(LOUISE-MARIE-THÉRÈSE-BATHILDE D'ORLÉANS, DUCHESSE DE)

PRINCESSE DE CONDÉ,

Fille de Louis-Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, et de Louise-Henriette de Bourbon;
— née le 9 juillet 1750; — mariée le 24 avril 1770 à Louis-Henri-Joseph de Bourbon, duc de Bourbon, prince de Condé,
fils de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé,
et de Charlotte-Godefride-Élisabeth de Rohan-Soubise, sa première femme;
— morte à Paris le 10 janvier 1822.

Peint par CAZES, d'après un portrait de la collection du château de Chantilly.
Gravé par LEGRIS.



Dessine par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.

Nos 2735, 2736.
(Série X, Section 7.)





ENGHIEN

(LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON, DUC D')

Fils de Louis Henri-Joseph de Bourbon, duc de Bourbon, prince de Condé, et de Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans; — né à Chantilly le 2 août 1772; — mort à Vincennes le 21 mars 1804.

Tableau du temps, gravé par GEILLE.

CONTY

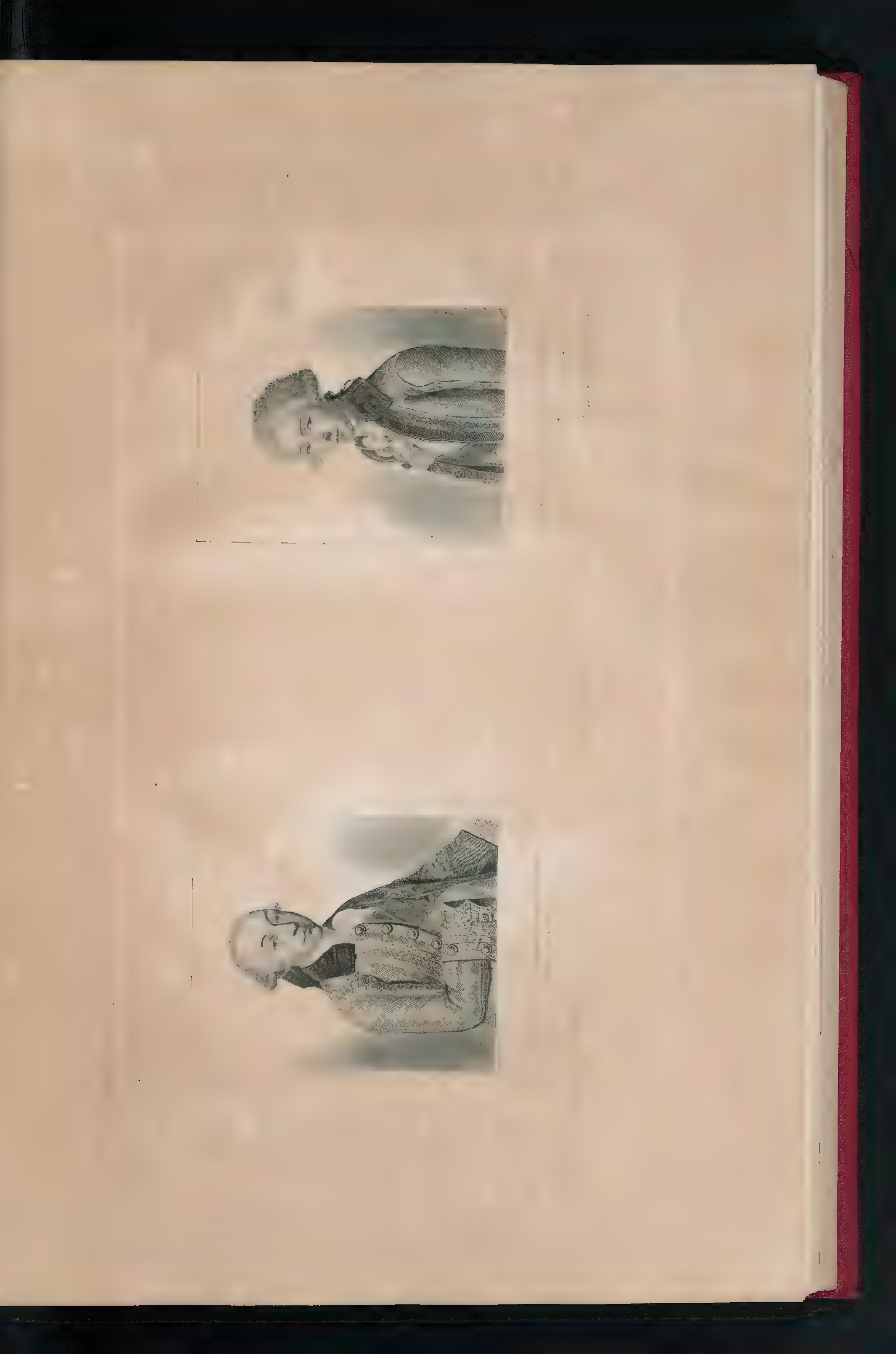
(LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH DE BOURBON, PRINCE DE)

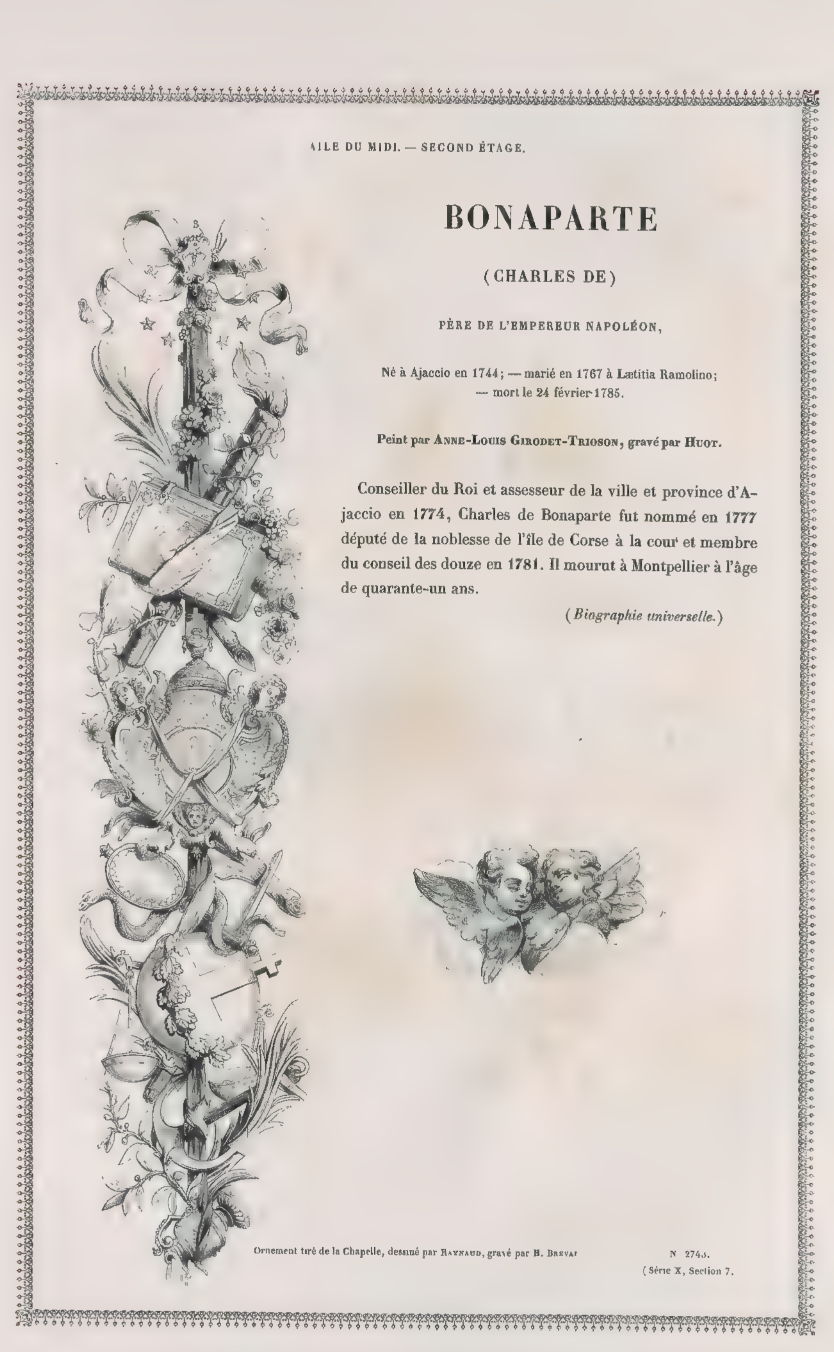
Fils de Louis-François de Bourbon, prince de Conty, et de Louise-Diane d'Orléans (Mademoiselle de Chartres); — né en 1734; — mort le 10 mars 1814.

Tableau du temps, gravé par GEILLE.

En lui finit la branche des Bourbon-Conty.







BONAPARTE

(CHARLES DE)

PÈRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

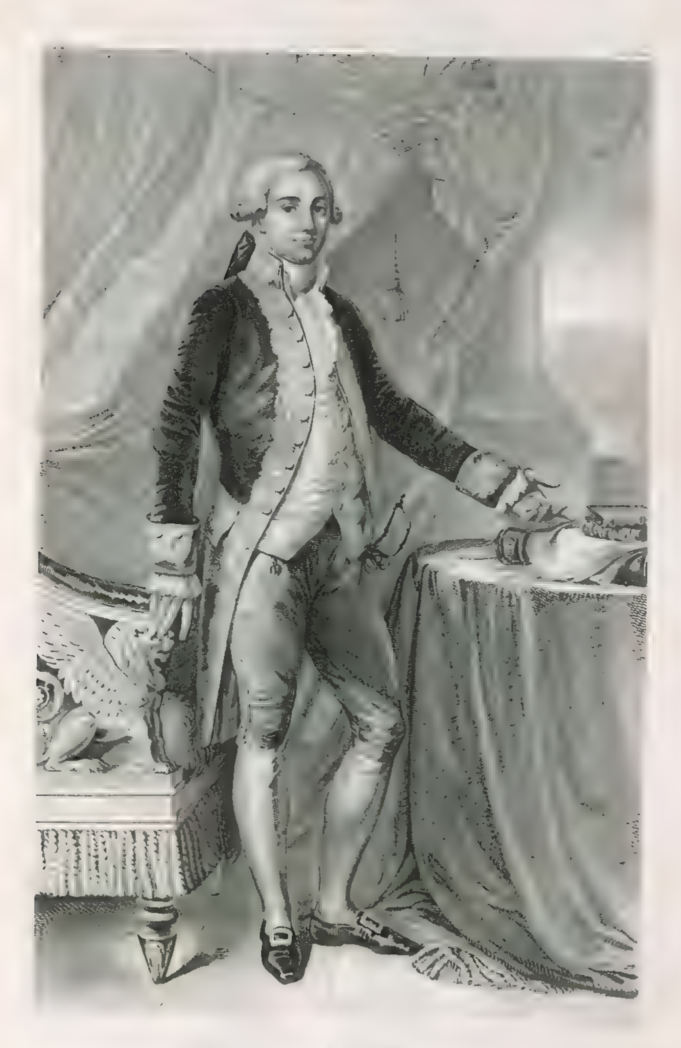
Né à Ajaccio en 1744; — marié en 1767 à Lætitia Ramolino;
— mort le 24 février 1785.

Peint par Anne-Louis Girodet-Trioson, gravé par Huot.

Conseiller du Roi et assesseur de la ville et province d'Ajaccio en 1774, Charles de Bonaparte fut nommé en 1777 député de la noblesse de l'île de Corse à la cour et membre du conseil des douze en 1781. Il mourut à Montpellier à l'âge de quarante-un ans.

(*Biographie universelle.*)

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par B. Brevat



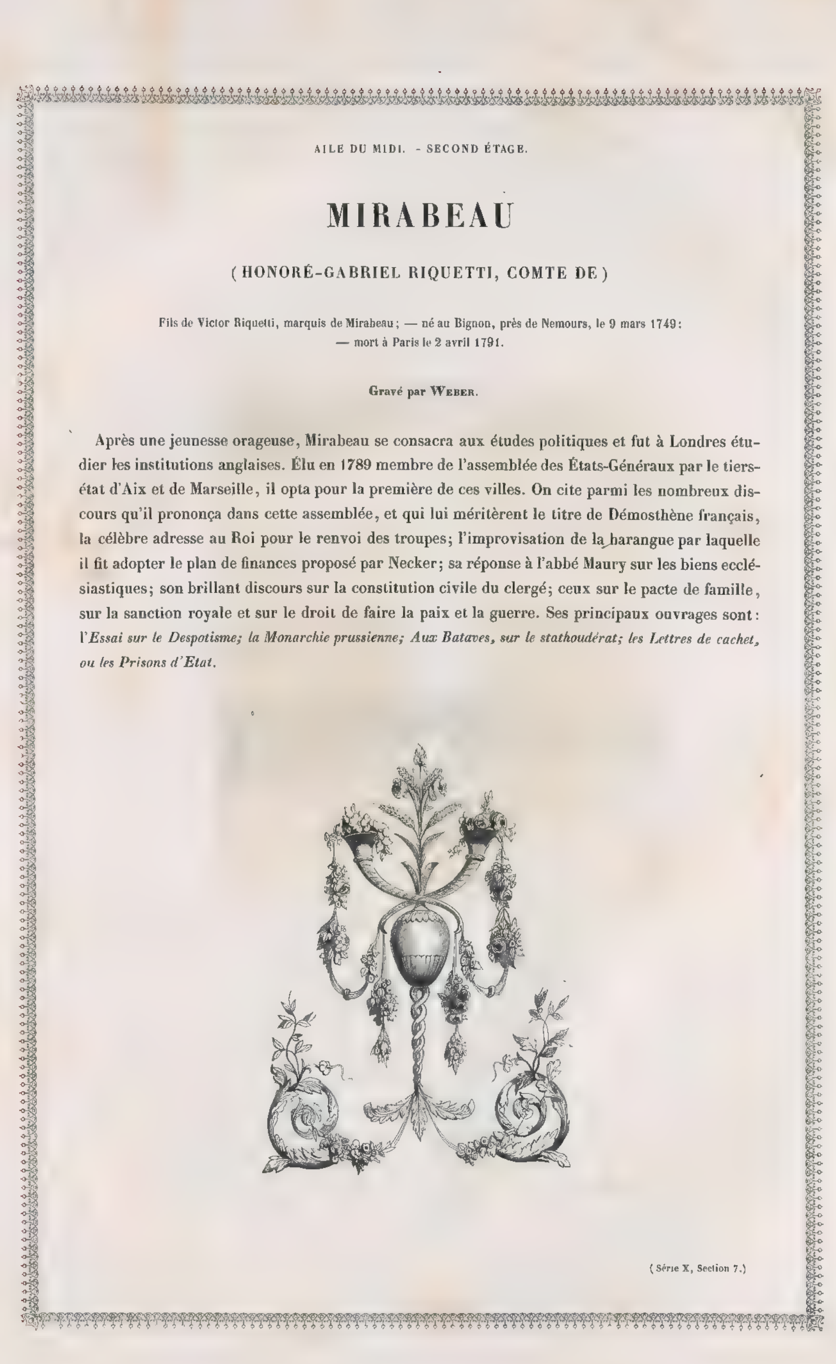
MIRABEAU

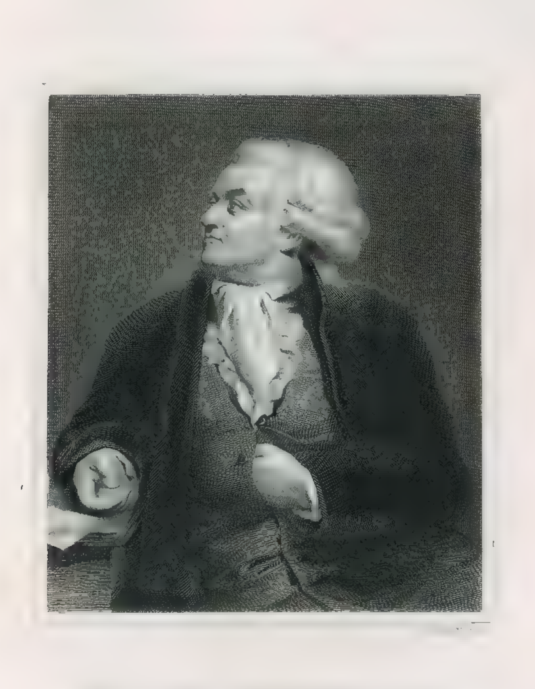
(HONORÉ-GABRIEL RIQUETTI, COMTE DE)

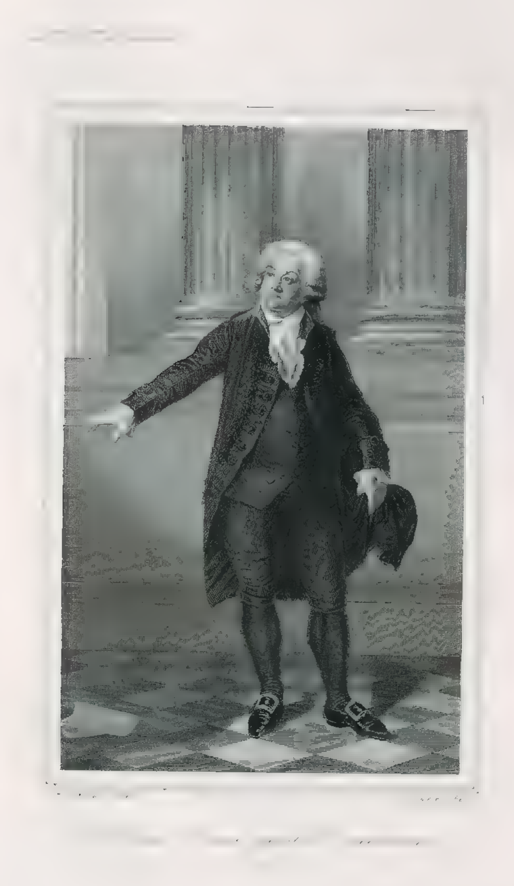
Fils de Victor Riquetti, marquis de Mirabeau ; — né au Bignon, près de Nemours, le 9 mars 1749 : — mort à Paris le 2 avril 1791.

Gravé par **Weber**.

Après une jeunesse orageuse, Mirabeau se consacra aux études politiques et fut à Londres étudier les institutions anglaises. Élu en 1789 membre de l'assemblée des États-Généraux par le tiers-état d'Aix et de Marseille, il opta pour la première de ces villes. On cite parmi les nombreux discours qu'il prononça dans cette assemblée, et qui lui méritèrent le titre de Démosthène français, la célèbre adresse au Roi pour le renvoi des troupes; l'improvisation de la harangue par laquelle il fit adopter le plan de finances proposé par Necker; sa réponse à l'abbé Maury sur les biens ecclésiastiques; son brillant discours sur la constitution civile du clergé; ceux sur le pacte de famille, sur la sanction royale et sur le droit de faire la paix et la guerre. Ses principaux ouvrages sont : l'*Essai sur le Despotisme; la Monarchie prussienne; Aux Bataves, sur le stathoudérat; les Lettres de cachet, ou les Prisons d'Etat.*







ROLAND

(MANON-JEANNE PHILIPON)

Née à Paris, en 1754; — morte le 8 octobre 1793.

Fille d'un graveur obscur, elle reçut néanmoins une éducation soignée qu'elle acheva chez les dames de la congrégation, au faubourg Saint-Marcel. Privée trop tôt de sa mère, elle partagea sa vie entre les soins domestiques, l'étude et des écrits sur la philosophie. Une liaison fondée sur l'estime détermina son mariage avec Roland. Associée à tous les travaux de son mari, elle embrassa comme lui avec ardeur les principes de la révolution, et lui acquit par les charmes de son esprit un rang distingué parmi les chefs du parti républicain. Pendant le premier ministère de Roland, ce fut elle qui lui inspira les mesures hostiles à la cour qui provoquèrent sa retraite; mais après le 10 août, elle l'excita à s'élever contre les auteurs des massacres de septembre. Lorsqu'elle fut convaincue de l'impuissance de son parti, elle porta son mari à se retirer du ministère, et favorisa sa fuite après le 31 mai. Arrêtée immédiatement, elle montra dans les cachots de la convention une fermeté digne des victimes de Néron, et se prépara à la mort en lisant Tacite. Son courage ne se démentit pas jusqu'à l'heure suprême. Ses dernières paroles ont mérité d'être recueillies par l'histoire. Arrivée en face de l'échafaud, elle se retourna, et, s'inclinant vers la statue de la Liberté, elle s'écria : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom! »

VERGENNES

(CHARLES GRAVIER, COMTE DE)

MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Fils de N... Vergennes, président à mortier au parlement de Dijon; — né à Dijon, le 28 décembre 1717; — marié, vers 1768, à N..., veuve de Testa, chirurgien de Péra; — mort le 15 février 1787, dans la soixante-dixième année de son âge.

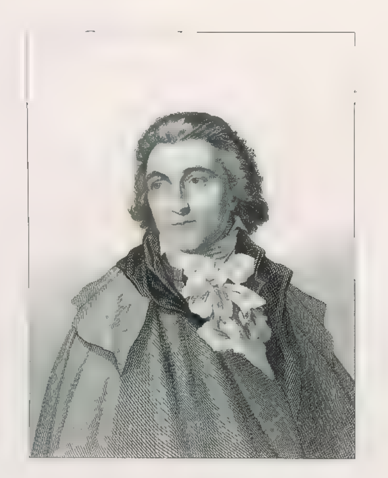
Attaché d'abord à l'ambassade de Lisbonne, il fut, en 1750, nommé ministre du roi auprès de l'électeur de Trèves. Ambassadeur en Turquie en 1755, et en Suède en 1771, secrétaire des ordres du roi, ministre secrétaire d'État des affaires étrangères en 1774, président du conseil des finances en 1783.



















KLOPSTOCK

(FRÉDÉRIC-GOTTLIEB)

POETE ALLEMAND

Né à Quedlimbourg, le 2 juillet 1724; — mort le 14 mars 1803.

Les trois premiers chants de *la Messiade*, le poëme sur lequel Klopstock a fondé sa gloire, furent livrés au public par ses amis, à son insu, pendant qu'il étudiait la théologie à Iéna. Sa vocation fut dès lors fixée par l'immense retentissement que cette première publication obtint en Allemagne. Il trouva dans le comte de Bernstorff un admirateur qui lui concilia la faveur du roi de Danemark. Fixé à Copenhague, il donna successivement les différentes parties de *la Messiade;* il composa également un grand nombre d'odes qui sont peut-être ses meilleures recommandations pour la postérité; quelques-unes furent consacrées à la glorification des principes de la révolution française, et lui valurent le titre de citoyen français qu'il devait bientôt répudier quand la révolution eut glissé dans le sang. Il épousa en 1754 Méta (Marguerite) Moller, qu'il a souvent célébrée dans ses chants sous le nom de Cidli. Il se maria pour la seconde fois en 1791, à Hambourg, où il mourut.

CAGLIOSTRO

(JOSEPH BALSAMO, connu sous le nom d'ALEXANDRE, COMTE DE)

Né à Palerme, le 8 juin 1743; — mort au château de Saint-Léon, près Rome, en 1795.

Obligé de fuir sa patrie sous une prévention d'escroquerie, il parcourut sous différents noms l'Égypte, l'Arabie, la Perse, Malte et les îles de l'Archipel, et vint à Rome, où il se maria avec Lorenza Feliciani, dont la beauté ne devait pas être inutile à sa fortune. Après de nouveaux voyages en Allemagne et en Russie, l'aventurier vint se fixer à Strasbourg en 1780. Précédé par la réputation que lui firent quelques cures dues au hasard plutôt qu'à ses connaissances très superficielles en médecine et en chimie, Cagliostro arriva à Paris en 1785. En raison de son étroite liaison avec le cardinal de Rohan, sur lequel il exerçait un ascendant complet, il fut tout d'abord compromis dans l'affaire du collier et emprisonné à la Bastille, d'où il ne sortit qu'en 1786. Fondateur d'une nouvelle maçonnerie, thaumaturge et nécromancien, il exploita encore impunément la crédulité publique, tant en France qu'en Angleterre, jusqu'en 1789; mais à cette époque, s'étant malencontreusement rendu à Rome, il fut livré au tribunal de l'inquisition, condamné à mort, et enfermé au château de Saint-Léon par commutation de cette peine.

THOMAS

(ANTOINE-LÉONARD)

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Né à Clermont-Ferrand, le 1er octobre 1732; — mort le 7 septembre 1785.

Thomas était professeur dans un des colléges de Paris, lorsqu'il publia un poëme en quatre chants intitulé *Jumonville*. Ce fut le commencement de sa réputation, dont les principaux titres sont les palmes académiques qu'il remporta d'année en année. En 1759, il obtint le prix pour l'éloge du maréchal de Saxe, et l'année suivante pour celui du chancelier d'Aguesseau. En 1762, le prix de poésie fut décerné à son ode sur le temps. Son éloge de Sully, en 1763, et celui de Descartes, en 1765, furent également couronnés. Il était alors secrétaire particulier du duc de Praslin, ministre des affaires étrangères. Les portes de l'Académie s'ouvrirent pour lui en 1767. Le genre ingrat dans lequel il s'est exclusivement renfermé n'a pas permis à Thomas de s'élever au-dessus de la réputation d'un rhéteur habile.

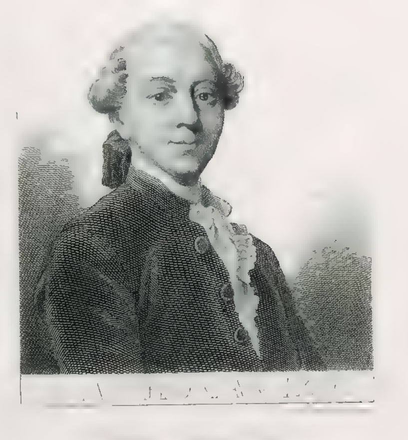
BELLOY

(PIERRE-LAURENT BUIRETTE DE)

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Né à Saint Flour, le 17 novembre 1727; — mort le 5 mars 1775.

Resté orphelin de bonne heure, il avait été recueilli par un de ses oncles, avocat, qui le destinait à la carrière du barreau; mais cédant à un goût prononcé pour les lettres, il se déroba à la profession qu'on voulait lui imposer, se réfugia en Russie, et commença sa carrière dramatique en se faisant comédien. De retour en France, il donna successivement ses tragédies de *Titus*, 1758, *Zelmire*, 1760, *le Siége de Calais*, 1765, *Gaston et Bayard*, *Gabriel de Vergy* et *Pierre le Cruel*. Le premier, il mit sur la scène des sujets nationaux dont le choix contribua sans doute au succès extraordinaire de quelques-unes de ses pièces, du *Siége de Calais* en particulier, pour laquelle une médaille lui fut décernée. Il fut reçu à l'Académie en 1771.







NAPOLÉON,

Fils de Charles de Bonaparte et de Lætitia Ramolino; — né à Ajaccio (Corse) le 15 août 1769;
— Empereur le 18 mai 1804; — sacré et couronné le 12 décembre 1804 par le Pape Pie VII dans l'église Notre-Dame de Paris;
— marié : 1° le 9 mars 1796 à Marie-Françoise Tascher de la Pagerie, veuve du général Beauharnais,
dont il fut séparé le 16 décembre 1809; 2° à Saint-Cloud, le 1er avril 1810,
à Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, fille de l'Empereur d'Autriche François II;
— mort le 5 mai 1821.

Peint par Robert-Lefèvre, gravé par Geille.

Général en chef de l'armée d'Egypte le 5 mars 1798, consul le 10 novembre 1799, Empereur le 18 mai 1804, Roi d'Italie le 18 mars 1805, Napoléon mourut à Sainte-Hélène, à l'âge de cinquante-deux ans.



Dessus de porte de la Chambre à coucher de Louis XIV, dessiné par Raynaud, gravé par Bréval.



JOSÉPHINE

(MARIE-FRANÇOISE TASCHER DE LA PAGERIE)

IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS, REINE D'ITALIE,

Née à la Martinique le 24 juin 1768; — mariée : 1° à Alexandre, vicomte de Beauharnais, général en chef de l'armée du Rhin; 2° le 9 mars 1796, à Napoléon Bonaparte, dont elle fut séparée le 16 décembre 1809; — morte à La Malmaison le 29 mai 1814.

Peint par LETHIÈRE, gravé par GIROUX.









NAISSANCE DU ROI DE ROME,

20 MARS 1811.

Peint par ROUGET, gravé par PIGEOT.

Les princes français viennent présenter leurs hommages au Roi de Rome en présence de l'Empereur et de l'Impératrice.

MARIE-LOUISE,

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS,
DUCHESSE DE PARME, PLAISANCE ET GUASTALLA,

Fille de François Ier, Empereur d'Autriche, et de Marie-Thérèze,
fille de Ferdinand IV, Roi des Deux-Siciles; — née le 12 décembre 1791; — mariée à Saint-Cloud, le 1er avril 1810,
à Napoléon, Empereur des Français.

Peint par GÉRARD, gravé par LEGRIS.







BONAPARTE

(LÆTITIA RAMOLINO, MADAME DE)

MÈRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

Née le 24 août 1750; — mariée en 1767 à Charles de Bonaparte; — morte en 1833.

Peint par le baron GÉRARD, gravé par GIROUX.

FESCH

(JOSEPH)

GRAND-AUMONIER DE L'EMPIRE, ARCHEVÊQUE DE LYON, CARDINAL,

ONCLE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

Né à Ajaccio le 3 janvier 1763; — archevêque de Lyon, sacré le 15 août 1802; — cardinal de la création de Pie VII en 1803; — mort en 1839.

Peint par MEYNIER, gravé par THIBAUT.



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par CZECHOWICZ





BONAPARTE

(LUCIEN)

PRINCE DE CANINO,

FRÈRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

Fils de Charles de Bonaparte et de Lætitia Ramolino; — né à Ajaccio (Corse) en 1775;
— mort le 29 juin 1840.

Gravé par François.

BONAPARTE

(JÉROME)

ROI DE WESTPHALIE, COMTE DE MONTFORT,

FRÈRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

Fils de Charles de Bonaparte et de Lætitia Ramolino; — né le 15 novembre 1784;
— marié le 22 août 1807 à Frédérique-Catherine-Dorothée, princesse royale de Wurtemberg,
fille de Frédéric, roi de Wurtemberg,
et d'Augustine-Caroline-Frédérique-Louise de Brunswick-Wolfenbuttel.

Gravé par Desjardins.









BONAPARTE

(MARIE-ANNONCIADE-CAROLINE (MADAME MURAT)

REINE DE NAPLES, COMTESSE DE LIPONA,

SOEUR DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

Fille de Charles de Bonaparte et de Lætitia Ramolino;
— née le 25 mars 1782; — mariée le 20 janvier 1800 à Joachim Murat, grand-amiral;
— morte en 1839.

Peint par le baron Gérard, gravé par Delannoy.

BONAPARTE

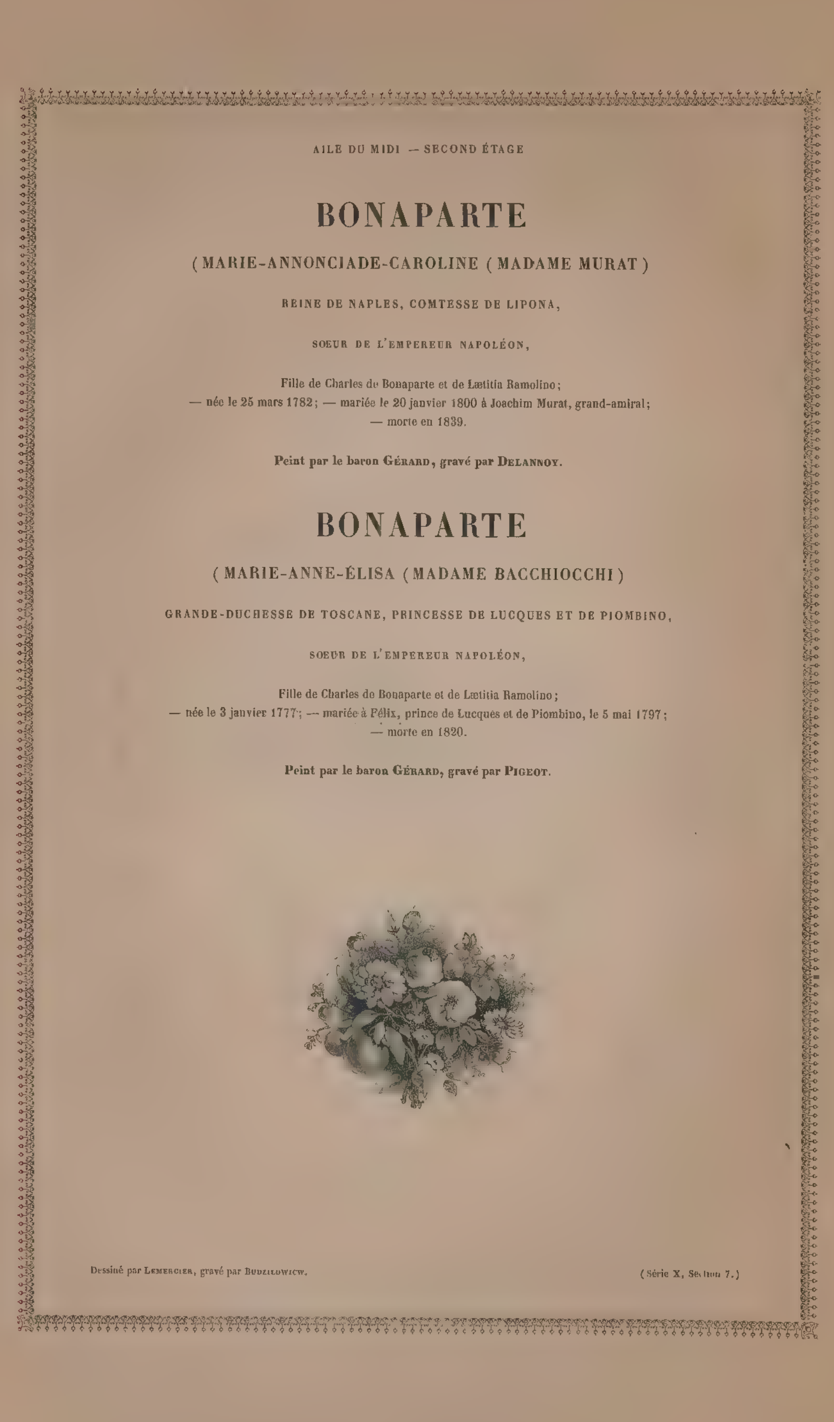
(MARIE-ANNE-ÉLISA (MADAME BACCHIOCCHI)

GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE, PRINCESSE DE LUCQUES ET DE PIOMBINO,

SOEUR DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

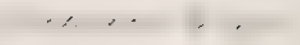
Fille de Charles de Bonaparte et de Lætitia Ramolino;
— née le 3 janvier 1777; — mariée à Félix, prince de Lucques et de Piombino, le 5 mai 1797;
— morte en 1820.

Peint par le baron Gérard, gravé par Pigeot.



Dessiné par Lemercier, gravé par Budzilowicw.







BEAUHARNAIS

(HORTENSE-EUGÉNIE DE (MADAME BONAPARTE)

REINE DE HOLLANDE, DUCHESSE DE SAINT-LEU,

Fille d'Alexandre, vicomte de Beauharnais, et de Joséphine Tascher de La Pagerie, depuis Impératrice des Français; — mariée le 3 janvier 1802 à Louis Bonaparte, Roi de Hollande, duc de Saint-Leu, frère de l'Empereur Napoléon; — morte le 5 octobre 1837.

Peint par le baron Gérard, gravé par Thibaut.

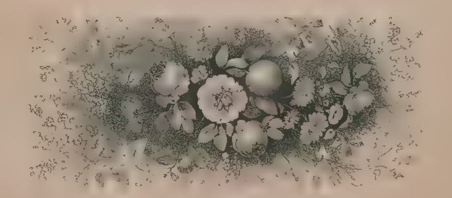
CLARY

(MARIE-JULIE (MADAME BONAPARTE)

REINE DE NAPLES, PUIS D'ESPAGNE, COMTESSE DE SURVILLIERS,

Née le 26 décembre 1777; — mariée le 24 septembre 1794 à Joseph Bonaparte, Roi de Naples, puis d'Espagne, comte de Survilliers, frère de l'Empereur Napoléon.

Peint par le baron Gerard, gravé par Pedretti.

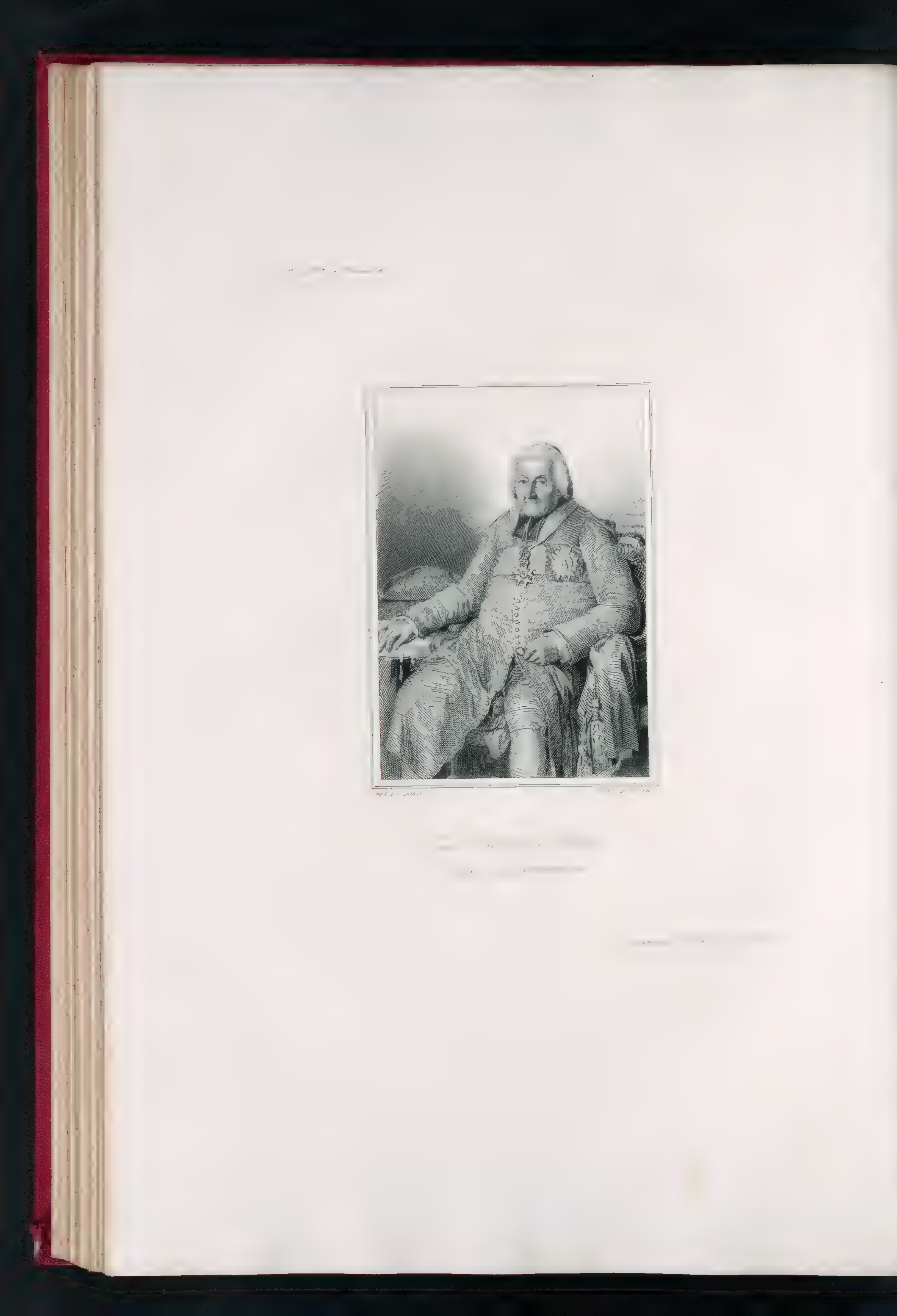


Dessiné par Lemercier, gravé par Bodzilowicz.

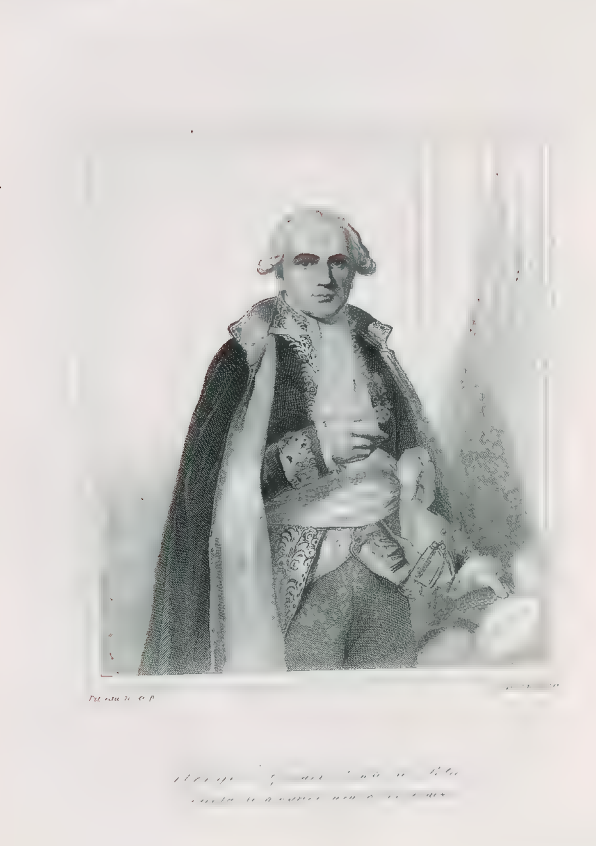
(Serie X, Section 7.)











BELLOY

(JEAN-BAPTISTE DE)

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE PARIS

Né à Morangles, le 9 octobre 1709; — mort le 10 juin 1808.

Évêque de Glandèves en 1751, il fut député à l'assemblée du clergé en 1755; à la mort de Belzunce, il lui succéda au siége de Marseille, et se retira en 1790 à Chambli, petite ville voisine du lieu de sa naissance. Il fut nommé archevêque de Paris en 1802, et cardinal l'année suivante.

RÉGNIER

(CLAUDE-AMBROISE)

DUC DE MASSA, GRAND JUGE

Né à Blamont, en Lorraine, le 6 avril 1756; — mort le 24 juin 1814.

Régnier, avocat au barreau de Nanci, fut député en 1789 par le bailliage de cette ville à l'assemblée des états généraux, où il se signala par d'utiles travaux relatifs à l'organisation judiciaire et administrative. Il se cacha pendant la terreur, et reparut en 1795 au conseil des Anciens. Il prêta son appui à Bonaparte au 18 brumaire, et fut appelé par le premier consul à participer aux travaux de la commission intérimaire chargée de préparer la nouvelle constitution. Après de nouveaux services rendus au sein du conseil d'État, il fut promu en 1802 à la dignité de grand juge, réunissant le portefeuille de la police à celui de la justice, jusqu'au rétablissement de Fouché dans son ancien ministère. L'empereur le fit duc de Massa en 1804, et lui confia en 1812 la présidence du corps législatif. Il remplit cette fonction jusqu'à la chute de Napoléon, à laquelle il ne devait survivre que peu de jours.

MONGE

(GASPARD)

COMTE DE PÉLUSE, MINISTRE DE LA MARINE, MEMBRE DE L'INSTITUT

Né à Beaune, le 10 mai 1746; — mort le 28 juillet 1818.

A seize ans, il professait déjà la physique au collége des Oratoriens de Lyon, où il avait été placé par son père, simple marchand forain. A dix-neuf ans, il suppléait Bossut pour les mathématiques à l'école du génie de Mézières, et remplaçait l'abbé Nollet dans l'enseignement de la physique. C'est à cette époque que remontent les premiers travaux de Monge sur cette théorie lumineuse qui, développée depuis, a reçu le nom de géométrie descriptive; mais il devait attendre vingt ans avant de triompher de la coalition des obscurs intérêts qui le contraignirent d'ajourner

la publication de sa méthode nouvelle d'analyse. Toutefois des mémoires sur le calcul intégral le firent nommer correspondant, puis membre de l'Académie des sciences en 1780. Il quitta Mézières en 1783, pour succéder à Bezout comme examinateur de la marine. La révolution, l'enlevant à ses utiles études, l'appela au ministère (10 août 1792). En 1793, il donna sa démission de ministre de la marine, afin de se soustraire à la responsabilité des crimes de cette sanglante époque. Les dangers de la patrie ne le trouvèrent cependant pas indifférent; ce fut lui qui créa, avec le concours de son ami Berthollet, les armes et les munitions dont la France avait besoin pour résister à l'Europe coalisée. Appelé en Italie pour recueillir les chefs-d'œuvre des arts que la victoire avait mis en nos mains, il revint avec Berthier, en 1796, apporter au Directoire le traité de Campo-Formio. Le savant illustre était désormais attaché à la fortune du jeune général Bonaparte; il le suivit dans son expédition d'Égypte, qu'il sut mettre à profit pour le progrès des sciences. A son retour, il reprit l'enseignement qu'il s'était réservé à l'école polytechnique, dont il était un des principaux fondateurs. De nombreuses dinstinctions, le titre de comte de Péluse, la sénatorerie de Liége, une dotation en Westphalie, vinrent mettre le comble à la fortune du savant. Mais la restauration l'ayant privé de tous ses emplois et rayé de l'Institut en 1816, l'inventeur de la géométrie descriptive s'éteignit dans une sombre mélancolie qui abrégea ses jours.

FONTANES

(LOUIS, MARQUIS DE)

GRAND MAITRE DE L'UNIVERSITÉ, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Fils de Jean de Fontanes, inspecteur des manufactures dans le Bas-Languedoc;
— né à Niort, le 6 mars 1757; — mort à Paris, le 17 mars 1821.

Il s'était distingué de bonne heure par différents morceaux de poésie, parmi lesquels on peut citer la traduction de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, *la Journée des morts*, l'*Épître à Louis XVI sur l'édit en faveur des non-catholiques*. La révolution ne lui permit pas de se renfermer dans le domaine exclusif des lettres; il écrivit dans le journal *le Modérateur*, dont le titre indique assez la tendance conservatrice. Pendant la terreur, il eut le courage de composer en faveur des Lyonnais une éloquente pétition qui fut lue à la barre de la convention. Proscrit au 18 fructidor, il se retira en Angleterre, où il forma avec Chateaubriand une liaison qui ne finit qu'avec sa vie. A son retour en France, il fut désigné par le premier consul pour prononcer l'éloge funèbre du libérateur de l'Amérique. C'est à cette époque que commença, avec la protection de l'aînée des sœurs du premier consul, la carrière politique de Fontanes. Nommé au corps législatif en 1801, il en était le président quand Napoléon rétablit l'empire de Charlemagne. De 1804 à 1808, la voix de Fontanes se fait seule entendre au milieu du corps législatif muet. « Il maintint, dit Chateaubriand, la dignité de la parole sous un maître qui commandait un silence servile. » Il quitta le fauteuil de la présidence lors de l'institution de l'université, dont il fut nommé grand maître. Admis au sénat en 1810, il fut maintenu à la tête de l'université jusqu'à sa réorganisation en 1815. Pendant la restauration, on retrouve Fontanes à la chambre des pairs, à l'Académie, offrant constamment dans son beau langage le modèle de l'éloquence académique et parlementaire. Il désigna lui-même avant de mourir, en 1821, son successeur à l'Institut, M. Villemain, déjà professeur renommé à l'âge où l'on est encore élève.



LEBRUN

(CHARLES-FRANÇOIS)

DUC DE PLAISANCE, PRINCE ARCHITRÉSORIER DE L'EMPIRE.

Né à Saint-Sauveur-Landelin, près Coutances, en 1739 ; — mort en 1824.

Peint par LÉPAULLE, gravé par LECLERE.

D'abord secrétaire du chancelier Maupeou, puis censeur royal, payeur des rentes et inspecteur général des domaines de la couronne, Lebrun fut élu député aux États-Généraux en 1789, et fit ensuite partie du conseil des Cinq-Cents. Troisième consul en 1799, il s'occupa exclusivement des finances, et fut successivement créé, sous l'Empire, architrésorier, duc de Plaisance, gouverneur de la Ligurie et administrateur général de la Hollande. Il a laissé des traductions de *la Jérusalem délivrée*, de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, qui lui ont mérité son admission à l'Institut.

TALLEYRAND-PÉRIGORD

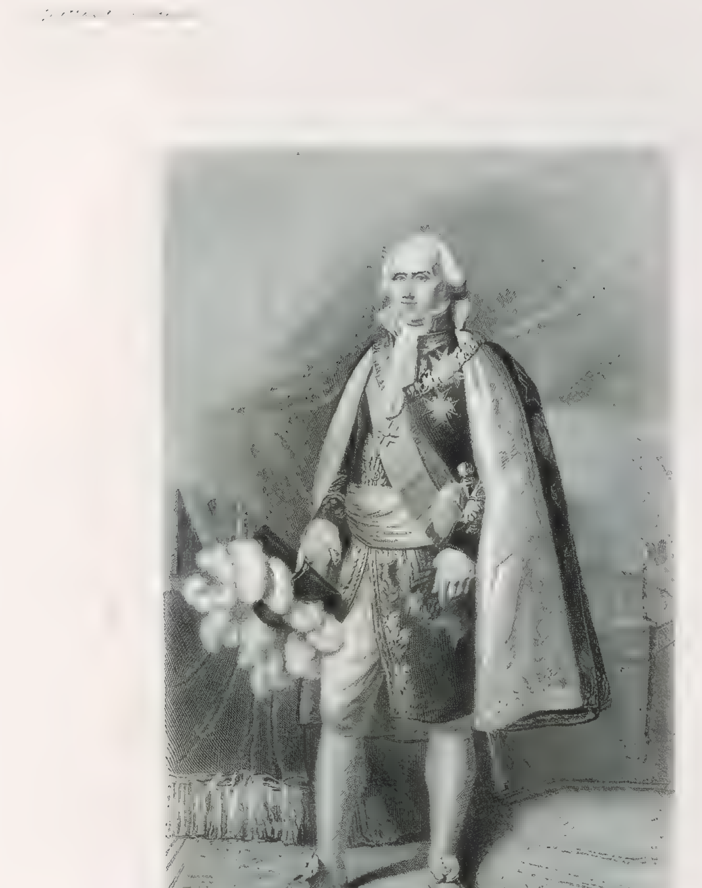
(CHARLES-MAURICE DE)

PRINCE DE BÉNÉVENT.

Né à Paris en 1754 ; — mort le 27 mai 1838.

Peint par le baron GÉRARD, gravé par PEDRETTI.

Descendant de l'ancienne famille des comtes de Périgord, le prince de Talleyrand fut nommé évêque d'Autun en 1788 et député de l'ordre de la noblesse aux États-Généraux de 1789. Passé en Amérique, où les événements de la révolution l'avaient forcé de se réfugier, il fut rappelé en 1796 et nommé membre de l'Institut et ministre des relations étrangères sous le Directoire. Créé grand-chambellan de l'Empereur et prince de Bénévent en 1806, il fit, en 1814, proclamer la déchéance de Napoléon, fut nommé membre du gouvernement provisoire et bientôt après ministre des affaires étrangères et pair de France par Louis XVIII. Ministre plénipotentiaire au congrès de Vienne, il rentra en France en 1815 et reprit le portefeuille des affaires étrangères. Envoyé à Londres en 1830, avec la mission d'y travailler au maintien de la paix en Europe, il se démit de ses fonctions lorsque cette paix lui parut assurée, et mourut à Paris à l'âge d'environ quatre-vingt-quatre ans.





PORTALIS

(JEAN-ÉTIENNE-MARIE, COMTE DE)

MINISTRE DES CULTES,

Né au Beausset (Provence) en 1746 ; — mort le 25 août 1807.

Gravé par MILLIN.

Reçu avocat au parlement d'Aix, à l'âge de vingt-un ans, Portalis se fit distinguer, dès son début, parmi les jurisconsultes de cette époque. Député au Conseil des Anciens et proscrit au 18 fructidor, il se réfugia en Allemagne, revint en France après le 18 brumaire, et fut successivement nommé commissaire près le conseil des prises, conseiller d'état, directeur et ministre des cultes. Membre de la deuxième classe de l'Institut (Académie Française), il mourut à l'âge de soixante-un ans.

MONTALIVET

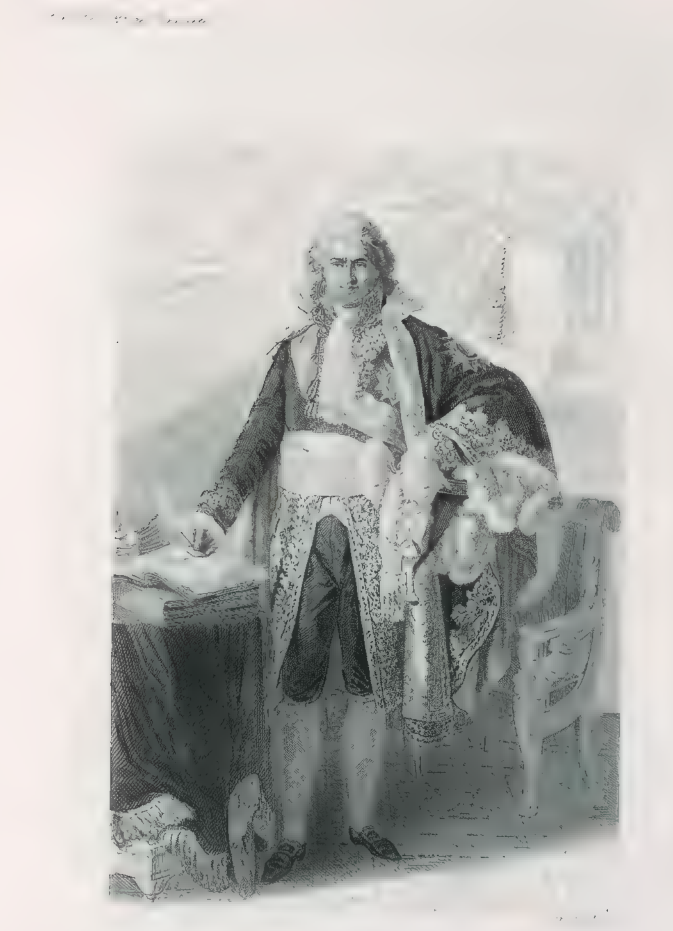
(JEAN-PIERRE, BACHASSON, COMTE DE)

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

Né à Sarreguemines le 5 juillet 1766 ; — mort à Lagrange, près Pouilly (Nièvre), le 22 janvier 1823.

Peint par le baron GÉRARD, gravé par DANOIS.

Entré à treize ans comme cadet dans le régiment des hussards de Nassau, et passé sous-lieutenant dans les dragons de la Rochefoucauld, le comte de Montalivet fut ensuite reçu avocat au parlement de Grenoble et devint conseiller à dix-neuf ans, en vertu d'une dispense d'âge. Maire de Valence et successivement nommé aux préfectures de la Manche et de Seine-et-Oise, il fut appelé, en 1806, à la direction générale des ponts et chaussées. Ministre de l'intérieur, en 1809, il s'appliqua surtout à favoriser les progrès de l'industrie nationale, et c'est à son administration que se rapportent tous les travaux de cette grande période de 1809 à 1812, la plus brillante de l'Empire. Il accompagna, en 1814, l'Impératrice et le Roi de Rome à Blois, où il prit le titre de secrétaire de la régence, fut nommé, en 1815, intendant général des biens de la couronne et créé pair de France en 1819.









FLAXMAN

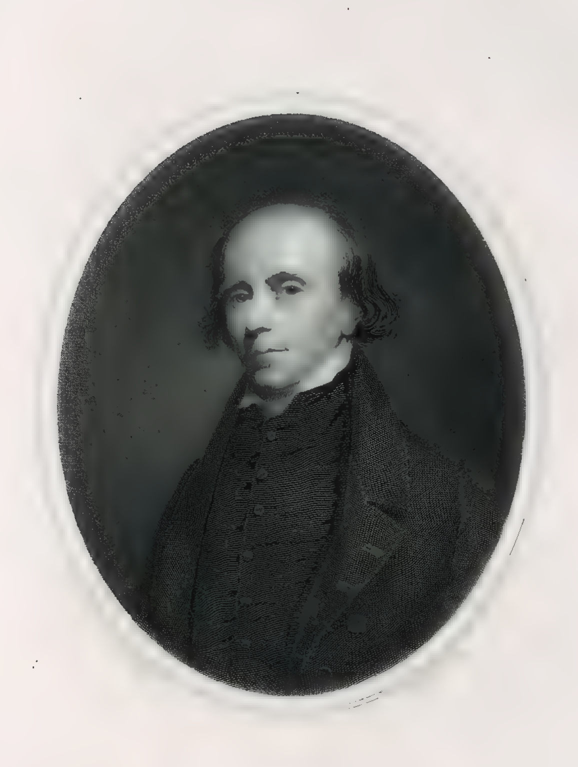
(JOHN)

SCULPTEUR

Né le 6 juillet 1755 ; — marié, en 1782, à Anna Denman ; membre de l'Académie royale et professeur de sculpture en 1810 ; veuf en 1820, et mort le 9 décembre 1826.

Flaxman, un des plus célèbres sculpteurs anglais, naquit à Yorck. Ce fut dans les magasins de plâtres de son père, à Londres, que se développa en lui le goût de la sculpture. En 1787, il partit avec sa femme pour l'Italie, où il ne tarda pas à se faire remarquer, et revint à Londres en 1794

On cite parmi ses plus beaux ouvrages le *mausolée de lord Mansfield,* celui *de la famille Baring,* à Micheldever, le *bouclier d'Achille.*





DEJEAN

(JEAN-FRANÇOIS-AIMÉ, COMTE)

MINISTRE DE LA GUERRE EN 1802

Né à Castelnaudary, le 6 octobre 1749; — mort le 12 mai 1824.

Lieutenant en second à l'école du génie de Mézières en 1768, et capitaine à ce corps le 1er janvier 1777, il fut nommé commandant du génie à l'armée du Nord, sous les ordres de Pichegru, en 1795, promu au grade de général de brigade la même année, et de général de division l'année suivante. Mis à la réforme en 1797, il ne tarda pas à être rappelé au service par le premier consul qui le fit entrer au conseil d'État et lui confia, après la bataille de Marengo, la présidence de la consulte chargée d'organiser la république ligurienne. Il rentra en France en 1802, et fut chargé d'une partie du ministère de la guerre, avec le titre de ministre-directeur de l'administration de la guerre qu'il conserva jusqu'en 1809. Nommé premier inspecteur général du génie, grand trésorier de la Légion d'honneur, il entra au sénat en 1810, avec le titre de comte. Ayant repris ses fonctions pendant les cent jours, il perdit la pairie en 1815, et ne rentra dans la première chambre qu'en 1819, où il vota constamment avec les amis de la liberté constitutionnelle. Le général Haxo, en prononçant son éloge funèbre, a dit qu'il était de ces hommes également propres à la guerre et à l'administration.

DUMAS

(MATTHIEU, COMTE)

GÉNÉRAL DE DIVISION

Né à Montpellier, le 25 décembre 1755; — mort en 1837.

Fils d'un trésorier de France, il entra à quinze ans comme sous-lieutenant dans le régiment de Médoc (17 mai 1773). Il était capitaine lorsqu'il accompagna le général Rochambeau comme aide de camp en Amérique. Après la paix de Versailles qui proclama l'indépendance des États-Unis, il fut, en 1783, nommé chef d'état-major de l'armée de Saint-Domingue. De retour en France, il fut successivement chargé de plusieurs missions dans le Levant et en Allemagne, partageant son temps entre les voyages et les travaux de cabinet. Mestre de camp depuis 1787, aide de camp de Lafayette lors de la création de la garde nationale, il fut appelé au comité militaire de l'Assemblée constituante, et lors de la fuite du roi à Varennes, chargé de protéger son retour dans la capitale; il fut dans cette même année nommé maréchal de camp et député par le département de Seine-et-Oise à l'Assemblée législative. Courageux défenseur des principes constitutionnels, il dut en 1793 s'enfuir en Angleterre pour échapper à la proscription. Élu de nouveau, en 1795, par le département de Seine et-Oise, au Conseil des anciens, il fut de nouveau proscrit au 18 fructidor, et chercha un asile à Hambourg, d'où il fut rappelé en 1800. Chef d'état-major de l'armée de réserve de Dijon, puis conseiller d'État et général de division, il organisa l'armée napolitaine en 1806, comme ministre de la guerre de Joseph Bonaparte. Après la bataille de Wagram, l'empereur le chargea de veiller à l'exécution des conditions de l'armistice de Znaim. Intendant général de la grande armée en Russie, il fut en 1813 fait prisonnier après la bataille de Leipsig, malgré la capitulation signée à Dresde. Nommé conseiller d'État par Louis XVIII, lors de la première restauration, il accepta pendant les cent jours la direction générale des gardes nationales. Le département de la Seine l'en-

voya à la chambre des députés en 1828, où il vota, avec ses amis du centre gauche, l'adresse des deux cent vingt et un. Il fut élevé à la pairie après la révolution de 1830. Le comte Matthieu Dumas a publié un *Précis des événements militaires, ou Essais historiques sur les campagnes de* 1799 *à* 1807, qui le placent au premier rang parmi les écrivains militaires modernes.

CHAMPAGNY

(JEAN-BAPTISTE NOMPÈRE DE)

DUC DE CADORE, MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES

Né à Roanne en Forez, le 4 août 1756; — mort le 5 juillet 1834.

Issu d'une famille noble et sans fortune, Champagny entra dans la marine royale en 1774. Il avait obtenu le grade de major et comptait déjà dans ses états de service neuf campagnes, cinq combats et une blessure grave, lorsqu'il fut député aux états généraux par la noblesse du Forez. Il se signala sous la constituante, comme secrétaire du comité de la marine, dans la rédaction du code pénal maritime. Arrêté pendant la terreur et rendu à la liberté le 9 thermidor, il vécut retiré dans sa province jusqu'au jour où il fut appelé au conseil d'État par le premier consul. Une rapide élévation et la faveur du maître qui réorganisait la France furent la récompense des services et du dévouement de M. de Champagny. Nommé ambassadeur à Vienne en 1801, appelé en 1804 au ministère de l'intérieur, il succéda après la paix de Tilsitt à M. de Talleyrand au ministère des relations extérieures. Rédacteur docile des pensées de son maître, il fut le ministre d'une politique violente bien contraire à ses dispositions naturelles, en Portugal, à Rome, en Espagne. Nommé duc de Cadore à la suite des intrigues de Bayonne, il accompagna l'empereur à Erfurth, en 1808, et le rejoignit à Essling en 1809. Placé à ses côtés pendant la bataille de Wagram, il fut, après la victoire, le négociateur du traité de Vienne, ainsi que du mariage qui en fut, peu après, la conséquence. Conseiller toujours complaisant, il rédigea, en 1810, le rapport pour la réunion de la Hollande à la France. Le portefeuille des relations extérieures lui fut néanmoins retiré en 1811, et il reçut comme compensation la charge d'intendant général de la couronne avec la dignité de sénateur. Après avoir été, en 1813 et 1814, ministre secrétaire d'État de la régence, il adhéra à la déchéance de Napoléon, accepta successivement, dans la même année, la pairie de la main du roi et de celle de l'empereur, et finit par être rappelé de nouveau à la chambre haute par Louis XVIII, en 1819.

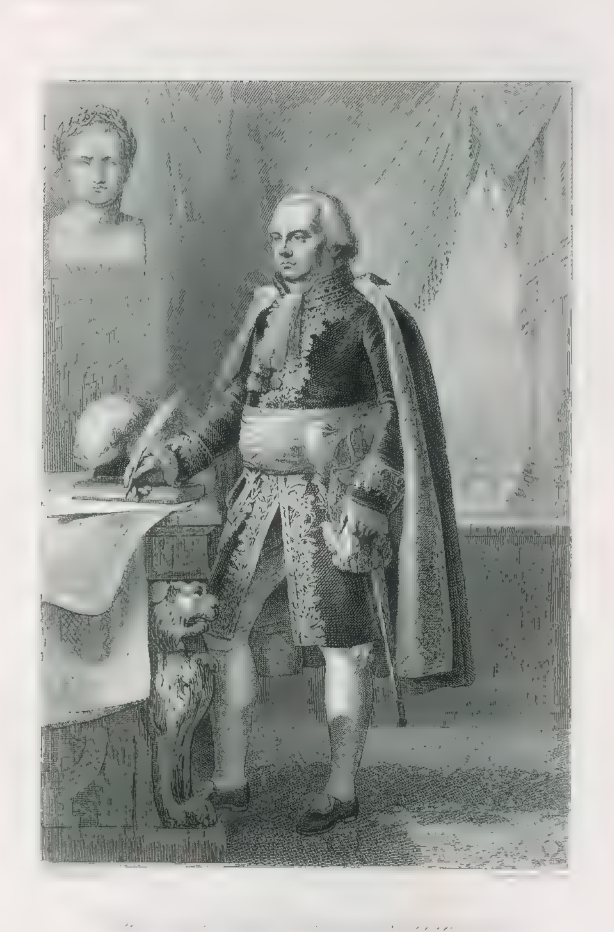
LEPIC

(LOUIS, COMTE)

GÉNÉRAL DE DIVISION

Né à Montpellier, le 20 septembre 1765; — mort en 1827.

Entré au service comme simple dragon en 1781, adjudant dans la division des volontaires nationaux à cheval, le 14 septembre 1792, lieutenant-colonel le 28 octobre de la même année, il fut nommé chef de brigade par arrêté du directoire du 4 floréal an VII, en récompense de sa conduite à l'affaire du 6 germinal précédent. Il entra ensuite comme major dans les grenadiers à cheval de la garde impériale, fut nommé général de brigade par décret du 13 février 1807, et promu au grade de général de division le 9 février 1813.







DUROC

(GÉRAUD-CHRISTOPHE-MICHEL)

DUC DE FRIOUL, GRAND-MARÉCHAL DU PALAIS DE L'EMPEREUR,

Né à Pont-à-Mousson en 1772; — mort en 1813.

Peint par le baron GÉRARD, gravé par LECLERE.

Élève de l'École de Pont-à-Mousson et entré lieutenant dans l'artillerie en 1792, Duroc fit la campagne d'Italie, devint aide-de-camp du général Bonaparte en 1796, et fit partie de l'expédition d'Égypte. Il se signala à la bataille de Salahiéh, aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre, à la bataille d'Aboukir, et fut promu au grade de général de brigade. Nommé général de division, il fut créé grand-maréchal du palais en 1805, et assista aux batailles d'Austerlitz, de Wagram et d'Essling. Blessé mortellement au combat de Reichenbach, dans la campagne de 1813, il mourut à l'âge de quarante-un ans.

FOY

(MAXIMILIEN-SÉBASTIEN, COMTE)

LIEUTENANT GÉNÉRAL,

Né à Ham (Somme) en 1775; — mort le 28 novembre 1825.

Peint par le baron GÉRARD, gravé par MAUDUISSON

Admis à l'École de La Fère en 1790, Foy entra comme lieutenant en second au troisième régiment d'artillerie, et combattit sous les généraux Dumouriez, Dampierre, Pichegru et Houchard. Lieutenant d'artillerie en 1792, il obtint successivement les grades de capitaine et de chef d'escadron, parvint au grade d'adjudant général en 1800, et servit en Italie et en Allemagne. Nommé général de brigade en 1809, puis général de division en 1810, il se signala pendant la retraite de Portugal et les campagnes de 1811 et 1812 en Espagne, et fut blessé pour la quinzième fois sur le champ de bataille de Vaterloo. Nommé en 1819 inspecteur général d'infanterie, il fut élu la même année membre de la Chambre des Députés par le département de l'Aisne, et en 1824 par trois colléges électoraux. Il se fit remarquer dans ces assemblées par des discours pleins de patriotisme et des improvisations qui l'ont placé au rang des orateurs les plus éloquents.







LACUÉE

(JEAN-GÉRARD, COMTE DE CESSAC)

MINISTRE DE LA GUERRE

Né le 4 novembre 1752; — mort en 1841.

Aspirant au corps de l'artillerie le 1er octobre 1768, il servit ensuite au vingt-neuvième d'infanterie en qualité de soldat, caporal et sergent; promu au grade de sous-lieutenant le 5 mai 1772, de capitaine le 29 mai 1783, il fut nommé adjudant général colonel le 18 septembre 1792, maréchal de camp le 3 février 1793, et général de division le 12 pluviôse an XIII. Député à l'assemblée législative en l'an VI, il se signala parmi les défenseurs de la constitution. Il fut ensuite employé dans les bureaux du ministère de la guerre, sous la direction de Carnot. Conseiller d'État, puis gouverneur de l'École polytechnique, il fut, par décret du 8 juillet 1806, revêtu des fonctions de directeur général des revues et de la conscription; enfin, le 3 janvier 1810, l'empereur l'appela au ministère de la guerre. Il prit sa retraite en 1815, après la chute de l'empire, et entra à la chambre des pairs après la révolution de 1830.

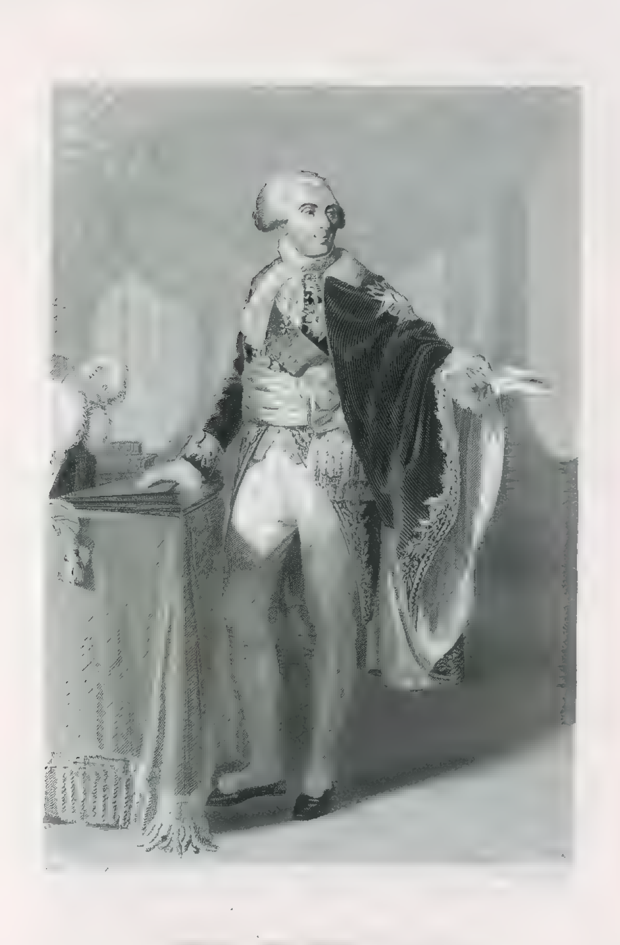
MARBOIS

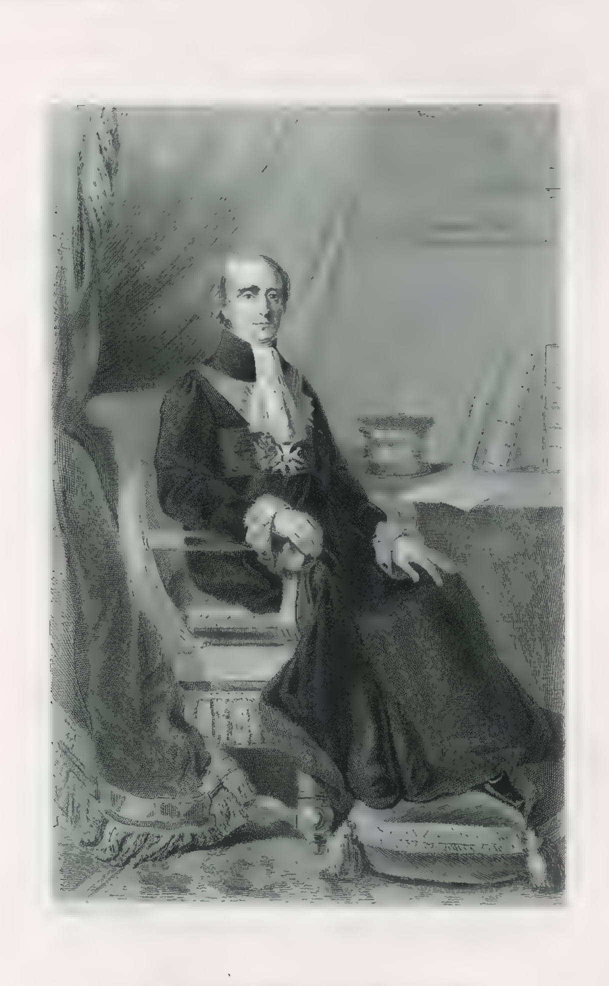
(FRANÇOIS DE BARBÉ, MARQUIS DE)

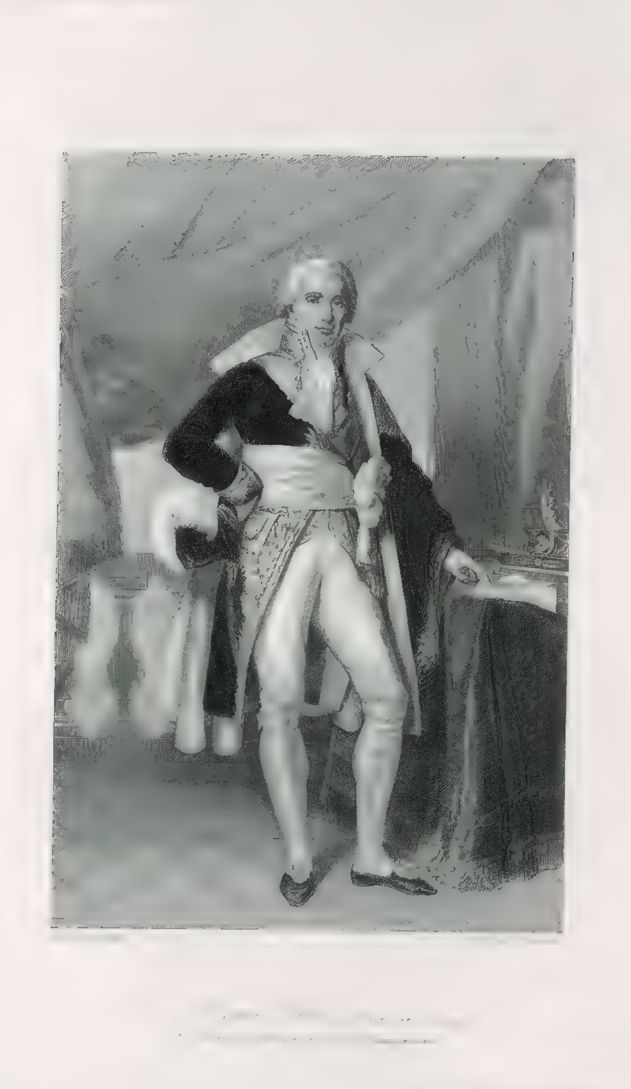
PREMIER PRÉSIDENT DE LA COUR DES COMPTES

Né à Metz, le 31 janvier 1745; — mort le 14 janvier 1837.

Entré dans les affaires par la protection du maréchal de Castries, M. de Barbé-Marbois occupa plusieurs positions diplomatiques, tant en Allemagne qu'en Amérique, de 1769 à 1791, époque à laquelle il fut accrédité comme ministre du roi auprès de la diète de l'Empire à Ratisbonne. Ayant échappé à la proscription de 1793, il fut appelé au Conseil des Anciens par ses concitoyens, et présida cette assemblée. Déporté à Cayenne au 18 fructidor, il rentra en France en 1800 pour siéger au conseil d'État. En 1801, le premier consul le chargea de la direction du trésor public, et lui en confia le ministère dans la même année. Lorsque ce portefeuille lui fut retiré en 1807, il désigna lui-même son successeur, M. Mollien, et reçut comme récompense de ses services la présidence de la cour des comptes, puis plus tard, en 1813, la dignité de sénateur. M. de Barbé-Marbois, qui vota la déchéance de l'empereur, fut confirmé dans son office de premier président de la cour des comptes par le roi, qui lui confia les sceaux du royaume lors de la seconde restauration. Le chancelier Dambray le remplaça le 7 mai 1816. Il fit partie de la nouvelle pairie en 1830, et continua jusqu'en 1834 ses fonctions actives à la cour des comptes, dont il conserva jusqu'à sa mort, en 1837, la présidence honoraire, récompense de sa longue et laborieuse carrière.







SOPHIE-CHARLOTTE

DE MECKLEMBOURG-STRELITZ

REINE D'ANGLETERRE

Née le 16 mai 1744; — fille de Charles-Frédéric, prince de Mecklembourg-Strelitz; — mariée à Georges III, roi d'Angleterre, le 8 septembre 1761; — morte le 17 novembre 1818.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE

LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG

Née le 22 mai 1770; — fille de Georges III et de Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz; — mariée le 7 avril 1818, à Frédéric, landgrave de Hesse-Hombourg; — morte le 20 janvier 1840.

SOPHIE AUGUSTA

PRINCESSE D'ANGLETERRE

Née le 8 novembre 1768; — fille de Georges III et de Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz; — morte le 27 septembre 1840.









LAPLACE

(PIERRE-SIMON, MARQUIS)

GÉOMÈTRE,

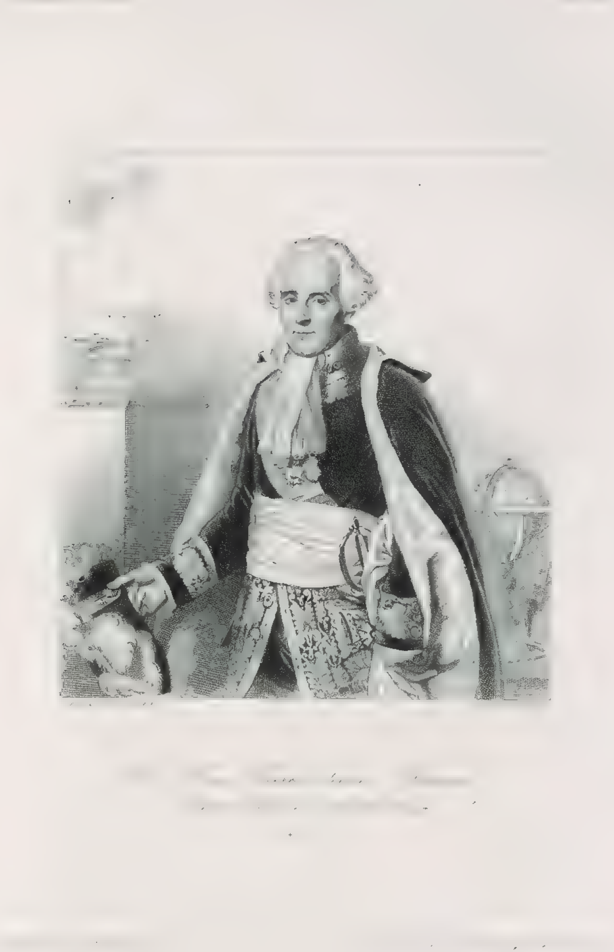
Né à Beaumont-en-Auge en 1749 ; — mort le 6 mars 1827.

Peint par Paulin Guérin, gravé par François.

Professeur de mathématiques à l'École militaire de Beaumont-en-Auge, Laplace remplaça Bezout en 1784 dans les fonctions d'examinateur du corps de l'artillerie. Ministre de l'intérieur après le 18 brumaire, et admis en 1799 au sénat, dont il devint vice-président en 1803, il fut nommé pair de France en 1814 et reçut le titre de marquis. Membre de l'Institut et du bureau des longitudes, il a laissé entre autres ouvrages, l'*Exposition du système du monde*, le *Traité de mécanique céleste* et la *Théorie analytique des probabilités*.



Tiré du Petit Trianon, dessiné par Lemercier, gravé par Budzilowicz.



LALANDE

(JÉROME LE FRANÇAIS DE)

ASTRONOME,

Né à Bourg, en Bresse, en 1732; — mort en 1807.

Gravé par BERTONNIER

Élevé par les Jésuites, et bientôt admis dans l'intimité de Delisle et de Le Monnier, Lalande fut envoyé à Berlin pour une observation qui devait déterminer la distance de la lune à la terre. A son retour, il fut nommé membre de l'Académie des Sciences en 1753, et succéda à Delisle, en 1762, dans la chaire d'astronomie au Collége de France. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont : *Mémoire sur le passage de Vénus*, *Traité d'astronomie*, *Bibliographie astronomique*, avec l'*Histoire de l'astronomie*, *depuis* 1781 *jusqu'en* 1802.

FOURCROY

(ANTOINE-FRANÇOIS)

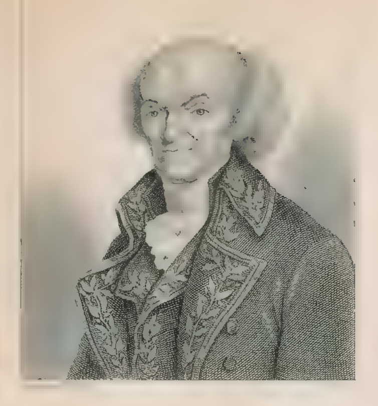
CHIMISTE,

Né à Paris en 1755; — mort en 1809

Gravé par BERTONNIER.

Successivement professeur au Jardin du Roi, membre de l'Académie des Sciences, de la Société de Médecine, de la Convention Nationale, du Conseil des Cinq-Cents, membre de l'Institut et directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, Fourcroy fut, après le 18 brumaire, appelé au Conseil d'État, puis à la Direction générale de l'Instruction publique. Il érigea les écoles de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, établit douze écoles de droit, organisa plus de trente lycées et plus de trois cents colléges communaux. Ses principaux ouvrages sont : *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*, *Eléments d'histoire naturelle et de chimie*, *Philosophie chimique*. Il a fourni aux recueils de diverses sociétés savantes un grand nombre de mémoires, et est l'auteur de la partie concernant la chimie, dans l'*Encyclopédie*, par ordre de matières.







GENLIS

(STÉPHANIE-FÉLICITÉ DUCREST DE SAINT-AUBIN, COMTESSE DE)

MARQUISE DE SILLERY,

Née à Champcery, près Autun, en 1746; — morte à Paris le 31 décembre 1830.

Tableau du temps, gravé par J. Porreau.

Reçue au chapitre noble d'Alix, madame de Genlis fut ensuite attachée à la duchesse de Chartres, qu'elle accompagna dans ses voyages en France et en Italie, et chargée de l'éducation des trois fils et de la fille du duc de Chartres. Passée en Angleterre lors de la révolution, et delà en Suisse et en Allemagne, elle rentra en France sous le consulat, et reçut de Napoléon une pension qui, à la restauration, fut remplacée par une autre du duc d'Orléans.

Madame de Genlis a publié de nombreux ouvrages qui lui ont acquis une grande réputation.

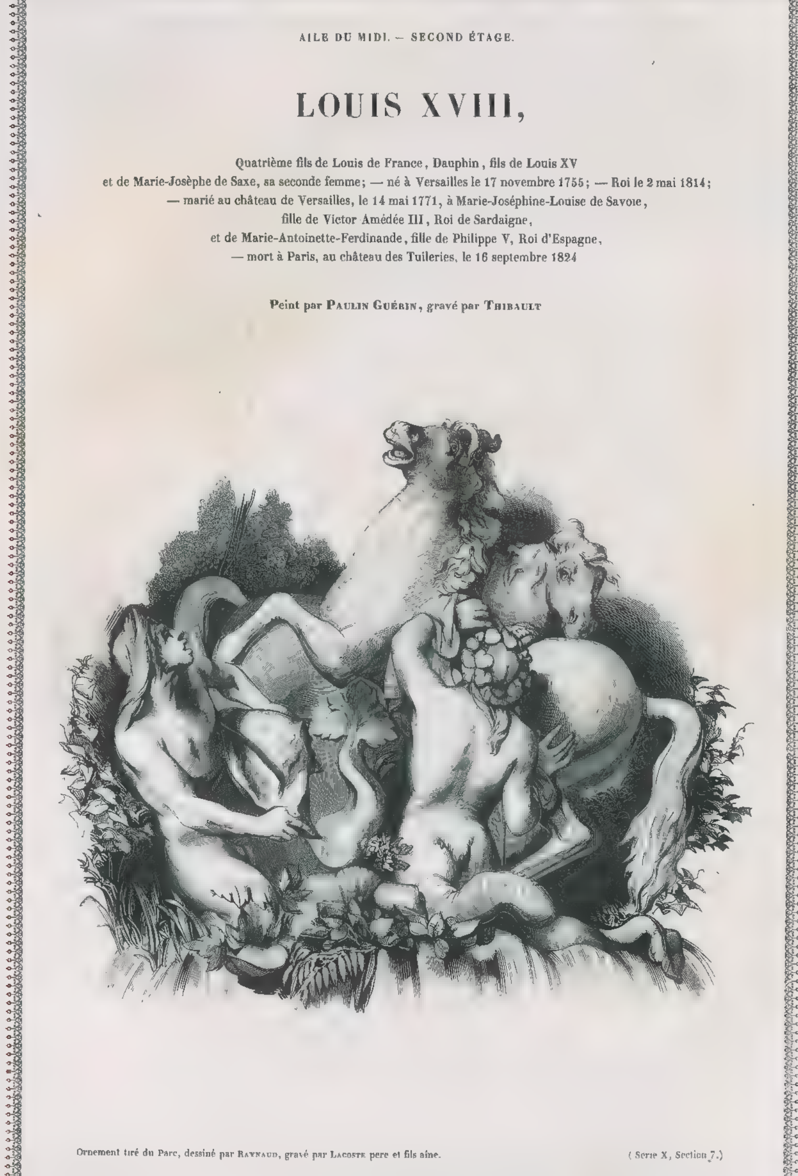




LOUIS XVIII,

Quatrième fils de Louis de France, Dauphin, fils de Louis XV
et de Marie-Josèphe de Saxe, sa seconde femme; — né à Versailles le 17 novembre 1755; — Roi le 2 mai 1814;
— marié au château de Versailles, le 14 mai 1771, à Marie-Joséphine-Louise de Savoie,
fille de Victor Amédée III, Roi de Sardaigne,
et de Marie-Antoinette-Ferdinande, fille de Philippe V, Roi d'Espagne,
— mort à Paris, au château des Tuileries, le 16 septembre 1824

Peint par Paulin Guérin, gravé par Thibault



Ornement tiré du Parc, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste pere et fils aine.

(Serie X, Section 7.)



CHARLES X,

Cinquième fils de Louis de France, fils de Louis XV et de Marie-Josèphe de Saxe, sa seconde femme;
— né à Versailles le 9 novembre 1757; — Roi le 16 septembre 1824; — sacré et couronné à Reims le 29 mai 1825;
— marié le 16 novembre 1773 à Marie-Thérèse de Savoie,
fille de Victor-Amédée III, Roi de Sardaigne, et de Marie-Antoinette-Ferdinande,
fille de Philippe V, Roi d'Espagne;
— mort à Goritz, en Bohême, le 5 novembre 1836.

Peint par GERARD, gravé par J.-M. FONTAINE.



Ornement tiré du Cabinet de Louis XV, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.



ANGOULÊME

(LOUIS-ANTOINE D'ARTOIS, DUC D')

Fils aîné de Charles X et de Marie-Thérèse de Savoie; — né à Versailles le 6 août 1775; — amiral de France le 18 mai 1814; — marié le 10 juin 1799 à Marie-Thérèse-Charlotte de France (Madame), fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Peint par Paul Delaroche, gravé par François.

BERRI

(CHARLES-FERDINAND D'ARTOIS, DUC DE)

Fils de Charles X et de Marie-Thérèse de Savoie; — né à Versailles le 24 janvier 1778; — marié le 17 juin 1816 à Caroline-Ferdinande-Louise, princesse des Deux-Siciles; — mort le 14 février 1820.

Peint par le baron Gérard, gravé par J.-M. Fontaine.



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Czechowicz.





ANGOULÊME

(MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE DE FRANCE, DUCHESSE D')

DAUPHINE,

Fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche; — née à Versailles le 19 décembre 1778; — mariée le 10 juin 1799 à Louis-Antoine d'Artois, alors duc d'Angoulême, depuis Dauphin, fils aîné de Charles X, Roi de France, et de Marie-Thérèse de Savoie.

Peint par Hersent, gravé par Leclere.

BERRI

(CAROLINE-FERDINANDE-LOUISE, MADAME, PRINCESSE DES DEUX-SICILES, DUCHESSE DE)

AVEC SES ENFANTS,

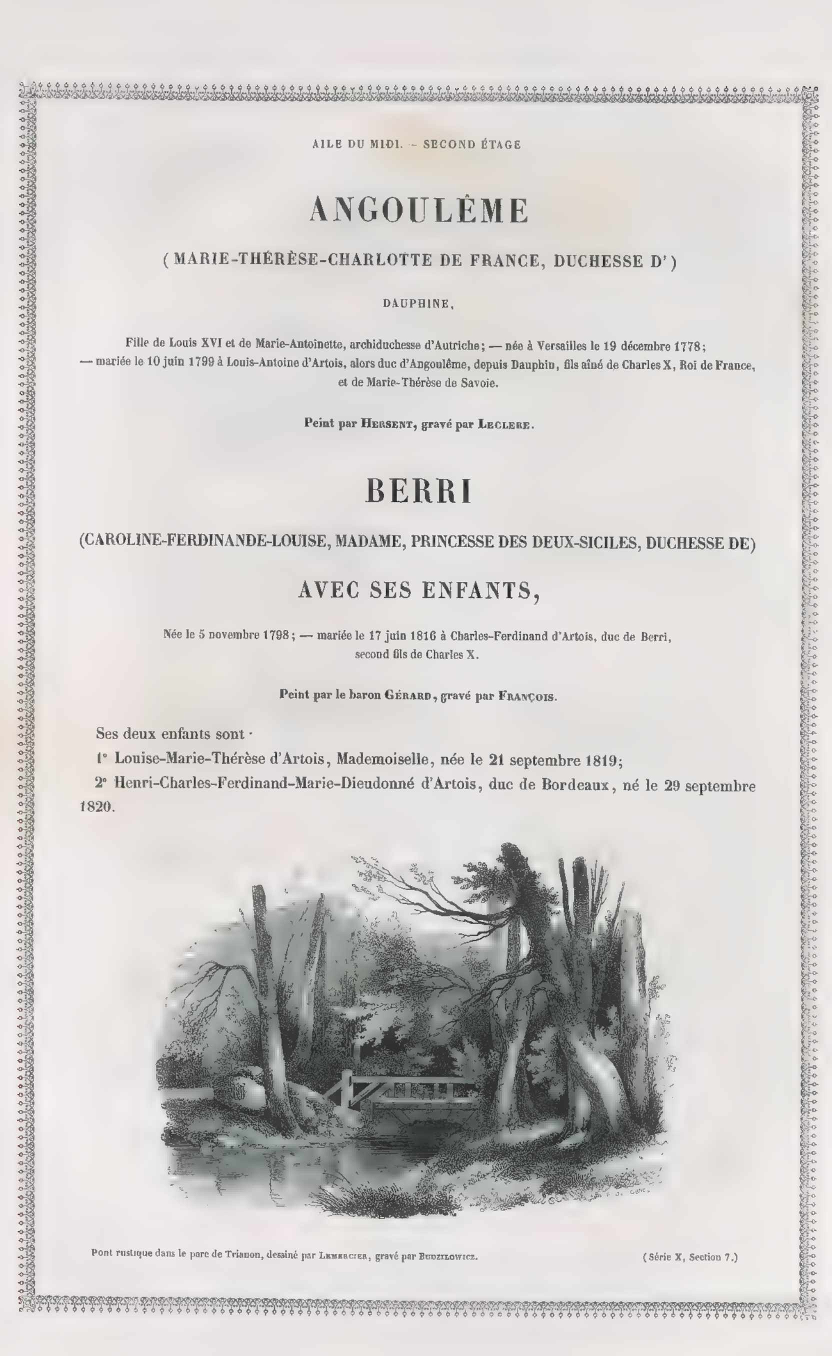
Née le 5 novembre 1798; — mariée le 17 juin 1816 à Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, second fils de Charles X.

Peint par le baron Gérard, gravé par François.

Ses deux enfants sont ·

1° Louise-Marie-Thérèse d'Artois, Mademoiselle, née le 21 septembre 1819;

2° Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, né le 29 septembre 1820.



Pont rustique dans le parc de Trianon, dessiné par Lemercier, gravé par Budzilowicz.

(Série X, Section 7.)





PIE VII

(BARNABÉ CHIARAMONTI)

PAPE,

Né à Césène, dans la Romagne, le 14 août 1742 ; — mort le 20 août 1823.

Peint par DAVID, gravé par OUDAILLE.

Cardinal en avril 1785 et élu Pape à Venise le 14 mars 1800, Barnabé Chiaramonti fut couronné le 21 du même mois.

PIE VIII

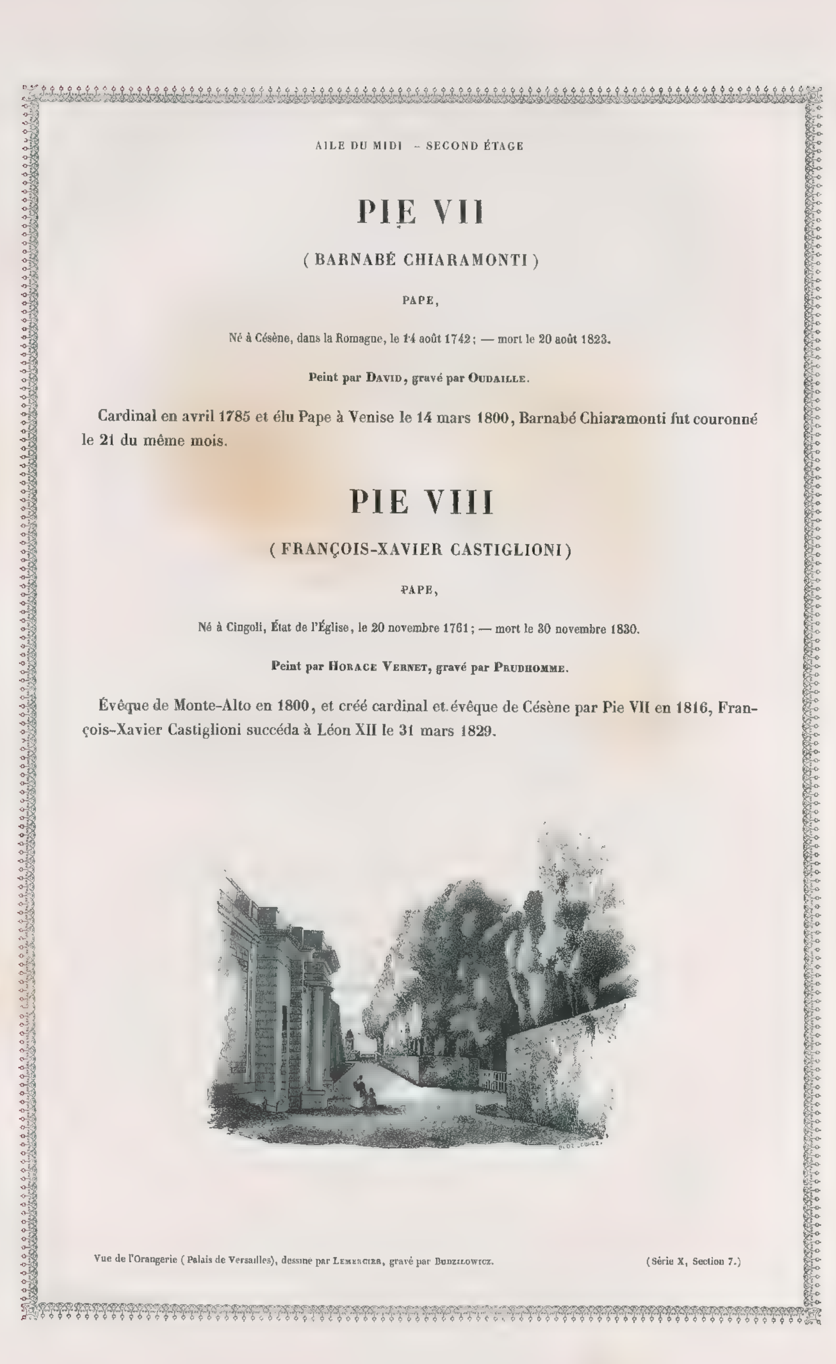
(FRANÇOIS-XAVIER CASTIGLIONI)

PAPE,

Né à Cingoli, État de l'Église, le 20 novembre 1761 ; — mort le 30 novembre 1830.

Peint par HORACE VERNET, gravé par PRUDHOMME.

Évêque de Monte-Alto en 1800, et créé cardinal et évêque de Césène par Pie VII en 1816, François-Xavier Castiglioni succéda à Léon XII le 31 mars 1829.



Vue de l'Orangerie (Palais de Versailles), dessiné par LEMERCIER, gravé par BUDZILOWICZ.





ALEXANDRE I[er] PAULOWITZ,

EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,

Fils aîné de Paul I[er]; — né le 23 décembre 1777;
— marié le 9 octobre 1793 à Louise-Marie-Auguste-Elisabeth-Alexiewna, princesse de Bade;
— Empereur le 24 mars 1801;
— mort à Taganrock le 1[er] décembre 1825.

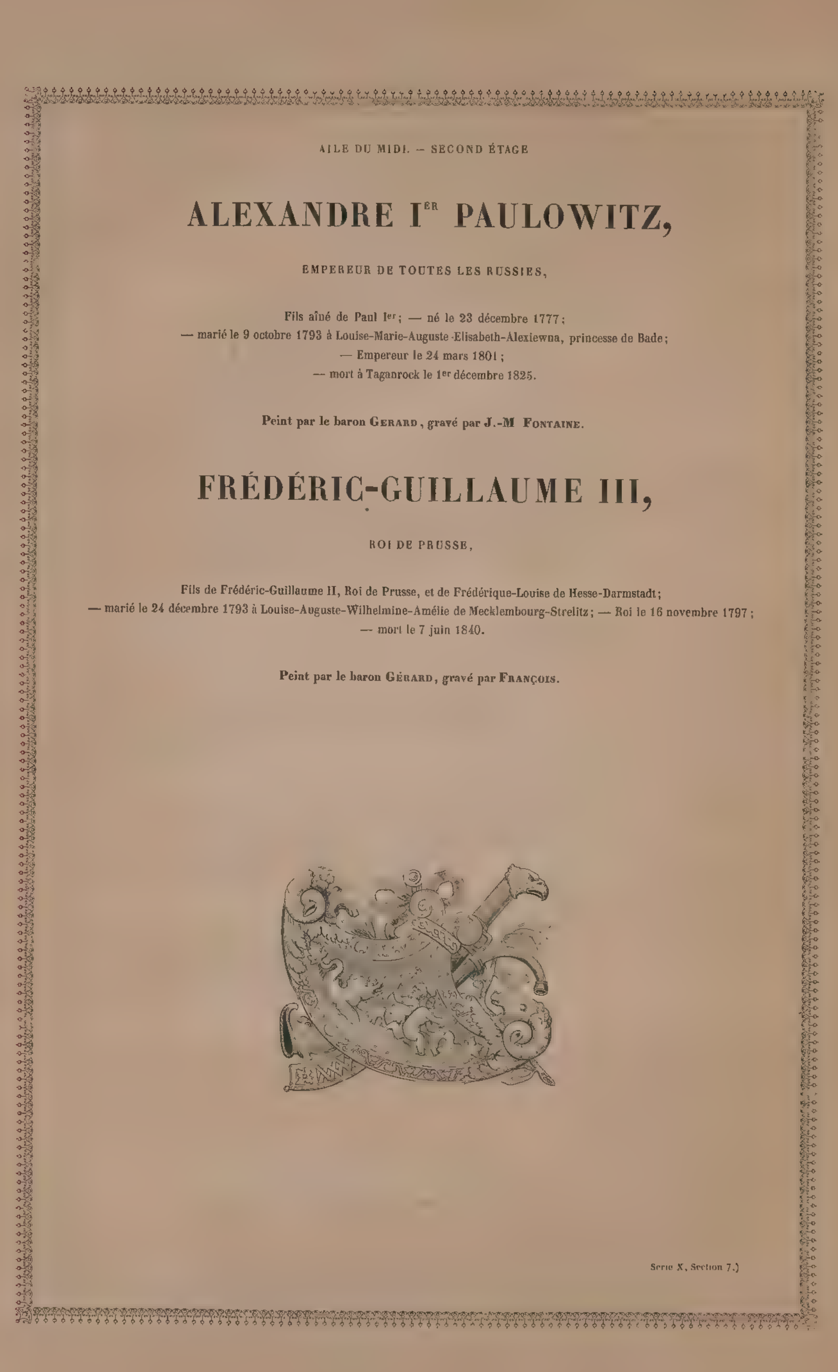
Peint par le baron Gerard, gravé par J.-M Fontaine.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME III,

ROI DE PRUSSE,

Fils de Frédéric-Guillaume II, Roi de Prusse, et de Frédérique-Louise de Hesse-Darmstadt;
— marié le 24 décembre 1793 à Louise-Auguste-Wilhelmine-Amélie de Mecklembourg-Strelitz; — Roi le 16 novembre 1797;
— mort le 7 juin 1840.

Peint par le baron Gérard, gravé par François.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] [illegible]



MAHMOUD-KHAN II,

EMPEREUR DES TURCS,

Né le 20 juillet 1785 ; — nommé Empereur le 28 juillet 1808 ; — mort en 1839.

Peint par SCHLESINGER, gravé par GIROUX.



Sceau de Mahmoud-Khan II, tiré de l'Attique du Midi, dessiné par MASSARD, gravé par LACOSTE.





FERDINAND D'ORLÉANS

(PHILIPPE-LOUIS-CHARLES-HENRI-JOSEPH, DUC D'ORLÉANS)

PRINCE ROYAL

Fils aîné de Louis-Philippe Ier, roi des Français, et de Marie-Amélie de Bourbon, princesse des Deux-Siciles; — Né à Palerme, le 3 septembre 1810; — marié le 30 mai 1837, à Hélène-Louise-Elisabeth de Mecklembourg-Schwérin, fille de Frédéric-Louis, grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Schwérin, et de Caroline de Saxe-Weimar; — mort à Neuilly, le 13 juillet 1842.

Il reçut en naissant le nom de duc de Chartres, qu'avaient porté avant lui tous les aînés de sa famille. Le duc d'Orléans, son père, rentré en France dans l'année 1814, avait tout aussitôt conçu la pensée de faire participer ses enfants aux avantages de l'éducation publique. Le jeune duc de Chartres fut donc envoyé au collége Henri IV, dont il suivit les cours avec distinction, de 1820 à 1826. Lorsqu'il eut atteint sa quinzième année, le roi Charles X lui donna, selon l'ancien usage, le cordon bleu, en même temps que le commandement du premier régiment de hussards. Le prince était à Joigny, remplissant ses fonctions de colonel, lorsqu'au mois de juillet 1830 éclata la révolution qui mit son père sur le trône. Il prit alors le nom de duc d'Orléans, et, promu bientôt au grade de maréchal de camp, il servit en cette qualité dans l'armée qui alla faire le siége de la citadelle d'Anvers, au mois de novembre 1832. Nommé lieutenant général après son retour de cette campagne, il commença à tourner ses regards vers l'Afrique, suivant avec une ardente sympathie les travaux de nos soldats sur cette terre encore mal soumise, et aspirant à l'honneur de les partager. Il lui fut enfin donné, dans l'automne de l'année 1835, de faire la campagne de Mascara, sous le commandement du maréchal Clauzel. Toute l'armée se rappelle la brillante valeur qu'il y déploya et les dangers qu'il y courut. Deux ans après, le 30 mai 1837, fut célébré son mariage avec la princesse Hélène de Mecklembourg, dont il eut deux fils, le comte de Paris en 1838, et le duc de Chartres en 1840. Cependant, toujours associé par la pensée aux périls et à la gloire de notre armée d'Afrique, le duc d'Orléans obtint de la visiter au mois d'octobre 1839, et ce fut alors qu'il entreprit l'expédition pacifique et pourtant si hasardeuse des Portes-de-Fer. On prévoyait dès ce moment une rupture inévitable avec Abd-el-Kader, et le prince avait promis aux soldats de venir se mettre à leur tête pour marcher contre ce redoutable ennemi. Il tint sa parole, et l'on sait quelle part il prit à l'héroïque attaque du Téniah de Mouzaïa et aux faits d'armes qui la suivirent (mai 1840). Le duc d'Orléans, cher à l'armée, avait su également conquérir par ses brillantes qualités les sympathies populaires. Il aimait et encourageait les arts, s'associait avec une ardeur patriotique à tout ce qui honorait l'esprit français, et ambitionnait tous les genres de gloire pour le pays sur lequel il croyait régner un jour. La France entière voyait en lui l'appui du trône de son père; le 13 juillet 1842, elle apprit avec stupeur que cet appui venait de s'écrouler. Le prince, au moment d'aller prendre le commandement d'un camp formé à Saint-Omer, se rendait à Neuilly pour dire adieu à sa famille; ses chevaux l'emportèrent et le jetèrent, la tête brisée, sur le pavé. Ses funérailles offrirent à Paris le spectacle d'un deuil vraiment national. Le duc d'Orléans, dans les dernières années de sa vie, avait commencé à écrire une histoire de nos guerres d'Afrique, dont le manuscrit inachevé est resté aux mains de sa famille. Il s'occupait en même temps d'un important travail sur la défense du territoire, que la mort ne lui permit pas non plus de terminer.









LOUISE D'ORLÉANS

(MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE-ISABELLE D'ORLÉANS)

REINE DES BELGES

Fille de Louis-Philippe I[er], roi des Français, et de Marie-Amélie de Bourbon, princesse des Deux-Siciles;
— née à Palerme, le 3 avril 1812; — mariée le 9 août 1832, à Léopold I[er], roi des Belges;
— morte à Ostende, le 11 octobre 1850.

La princesse Louise reçut en naissant le nom de mademoiselle de Chartres. Son éducation fut sérieuse et solide, comme celle que le duc d'Orléans donna à tous ses enfants. Elle trouva auprès de sa mère, avec les exemples de la plus haute piété, l'enseignement de toutes les vertus de son sexe. Lorsqu'au mois de juillet 1831 le prince Léopold de Saxe-Cobourg eut été appelé à régner sur la Belgique, l'étroite amitié qui unissait ce prince au roi Louis-Philippe, aussi bien que les convenances de la politique, firent de la princesse Louise d'Orléans la reine des Belges. Son mariage fut célébré à Compiègne, le 9 août 1832. Douée d'une âme aussi humble que grande, aussi soigneuse de cacher tous ses titres de supériorité que d'autres le sont de les montrer, renfermée dans l'accomplissement journalier de ses devoirs d'épouse et de mère, et ne se produisant au dehors que par ses bienfaits, la reine Louise se rendit chère à la Belgique, et devint pour le trône du roi son mari un solide appui, en même temps qu'un ornement incomparable. Sa santé commençait déjà à décliner, lorsque survint en France la fatale révolution de 1848. L'atteinte qu'elle en reçut fut profonde, et de douleur en douleur, après avoir vu descendre au tombeau son vieux père, elle y descendit elle-même, objet des larmes de toute une nation (11 octobre 1850). Elle était âgée de trente-huit ans.

MARIE D'ORLÉANS

(CHRISTINE-CAROLINE-ADÉLAIDE-FRANÇOISE-LÉOPOLDINE D'ORLÉANS)

DUCHESSE DE WURTEMBERG (LA PRINCESSE MARIE)

Fille de Louis-Philippe I[er], roi des Français, et de Marie-Amélie de Bourbon, princesse des Deux-Siciles;
— née à Palerme, le 12 avril 1813; — mariée le 17 octobre 1837, à Frédéric-Guillaume-Alexandre, duc de Wurtemberg;
— morte à Pise, le 2 janvier 1839.

Plus jeune d'une année seulement que sa sœur la princesse Louise, elle fut élevée avec elle, et pendant près de vingt ans leurs existences furent entièrement confondues; aussi vit-on rarement, même entre sœurs, une aussi intime amitié. Lorsque le mariage de la reine des Belges eut laissé la princesse Marie dans une sorte d'isolement au sein même de son heureuse famille, son âme, qui ne savait pas encore souffrir, se plongea dans les jouissances idéales de l'art, en même temps que dans les consolations de la piété. Ce fut de 1833 à 1837 qu'elle fit les divers morceaux de sculpture auxquels son nom a dû une célébrité qu'elle n'avait jamais ambitionnée. La *Jeanne d'Arc* du musée de Versailles est la plus connue de ses œuvres, et n'est peut-être pas la plus digne d'admiration. Le 17 octobre 1837, la princesse Marie d'Orléans fut mariée au duc Alexandre de Würtemberg. Devenue mère l'année suivante, elle tomba aussitôt en langueur, et transportée sous le ciel de l'Italie, elle n'arriva à Pise que pour y mourir. Ses derniers moments furent ceux d'une sainte, et l'on a entendu le prélat italien qui l'assista répéter plusieurs fois qu'il ne priait pas pour elle, mais qu'il l'invoquait. La princesse Marie, morte le 2 janvier 1839, n'avait pas accompli sa vingt-sixième année.





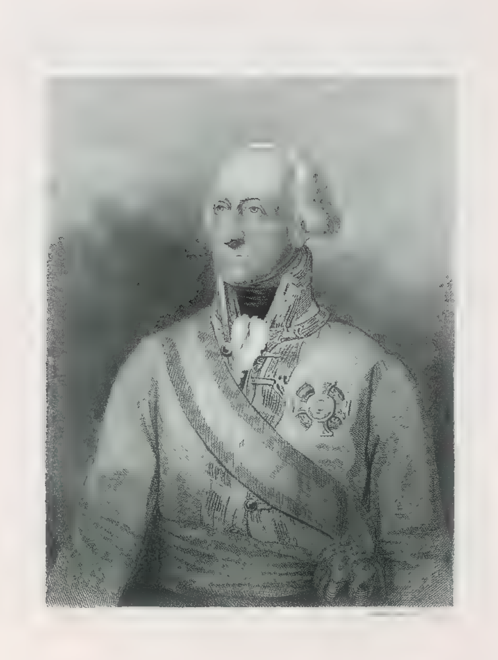


PRINCE DE JOINVILLE.















RUNDGET-SING

ROI DE LAHORE

Voici le portrait que M. V. Jacquemont donne de ce roi dans sa correspondance avec sa famille (Lahore, 16 mars 1831) :

« Ce roi asiatique modèle n'est pas un petit saint, il s'en faut; il n'a ni foi ni loi lorsque son intérêt ne lui commande pas d'être fidèle et d'être juste. Mais il n'est pas cruel. A de très grands criminels il fait couper le nez et les oreilles, un poignet, mais jamais ne prend la vie. Il a pour les chevaux une passion qui va jusqu'à la folie; il a fait les guerres les plus meurtrières et les plus dispendieuses pour saisir dans un État voisin un cheval qu'on refusait de lui donner ou de lui vendre. Il est d'une bravoure extrême, qualité assez rare parmi les princes de l'Orient; et quoiqu'il ait toujours réussi dans ses entreprises militaires, c'est par des traités et des négociations perfides que, de simple gentilhomme de campagne, il est devenu le roi absolu de tout le Punjaûb, de Cachemyr, etc. Mieux obéi de ses sujets que ne l'étaient les empereurs mogols au temps de leur plus grande puissance, syke de métier, sceptique en réalité, il va faire tous les ans ses dévotions à Umbritsir, et, ce qui est bien singulier, aux tombeaux des divers saints mahométans; et ces pèlerinages ne fâchent aucun de ses puritains coreligionnaires. »

KAN-GAO

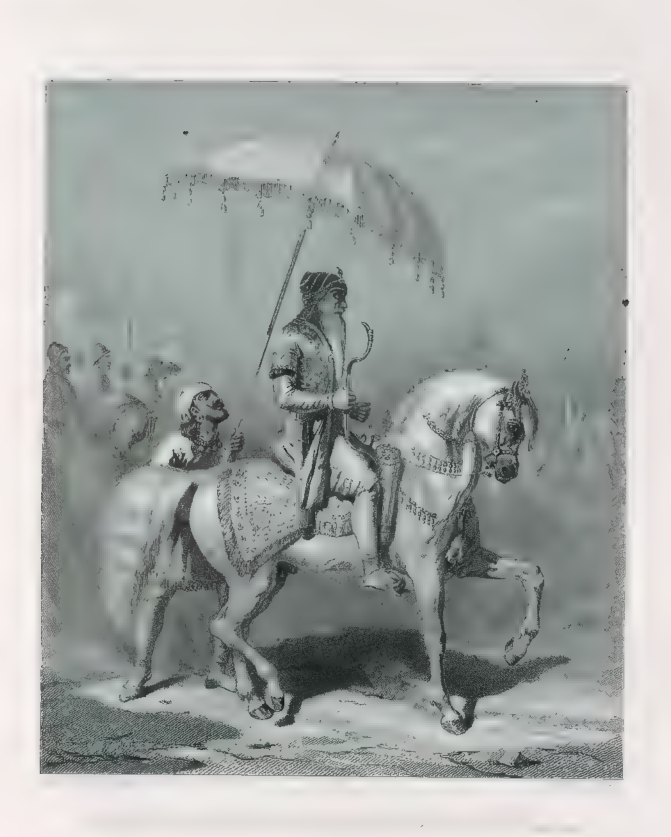
CHINOIS

Kan-Gao faisait partie des soixante Chinois qui ont été transportés à Cayenne pour y cultiver le thé. Amené à Paris pour recevoir de l'instruction, il était destiné à être le chef de la petite colonie chinoise.

Tout dans ce portrait, excepté la toile, est *chinois :* le modèle des vêtements, les accessoires, le relevé des côtes et les couleurs dont s'est servi le peintre.

Le sujet du tableau n'a qu'un mérite très secondaire, le projet de colonisation dont il s'agit n'ayant pas réussi; mais sous le rapport de l'exécution et des moyens employés, il mérite une attention particulière, comme pouvant établir une comparaison entre les couleurs de la Chine et celles de l'Europe.

Les couleurs employées par les Chinois sont, en général, remarquables par leur belle teinte : nous citerons particulièrement le vermillon, le jaune, le rouge orangé et le vert turquoise, dont l'éclat atteint celui des couleurs d'Europe les plus brillantes.





PÉRIER

(CASIMIR)

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES

Né à Grenoble, le 12 octobre 1777; — mort à Paris, le 16 mai 1852.

Casimir Périer, d'abord militaire, puis fondateur d'une importante maison de banque, débuta en 1817 dans la vie politique par trois écrits successifs sur les emprunts que la France contractait à l'étranger. C'est le premier acte de cette polémique contre la clandestinité des opérations financières qu'il fut bientôt appelé, par les électeurs de la ville de Paris, à continuer à la tribune. Il s'attacha d'abord à poursuivre quelques conquêtes d'ordre et d'économie; mais à partir de 1820 son éloquence s'éleva, son opposition devint plus passionnée, en raison des dangers que courait l'institution constitutionnelle. En 1830, il fut un des signataires de l'adresse des deux cent vingt et un, suprême avertissement auquel la royauté ne répondit qu'en s'insurgeant contre les lois. Casimir Périer, qui n'avait jamais conspiré pour le renversement du trône, ne fut pas un de ceux qui transformèrent en révolution la résistance aux ordonnances de juillet; mais après la chute du trône, il s'associa de tout son dévouement à la tâche pénible et dangereuse du prince illustre qui, en 1830, entreprit, en rétablissant la royauté, de sauver la France des désastres dont sa chute devait être le signal dix-huit ans plus tard. A la suite de la victoire du peuple, les plus monstrueuses théories s'étaient produites au grand jour, des souvenirs de propagande et de guerre universelle étaient sortis des barricades victorieuses; la loi n'avait plus d'empire sur ceux qui venaient de la faire; l'opinion était déconcertée; les chambres, débordées par la révolution, n'osaient attaquer ce qu'elles désapprouvaient. C'est dans ces circonstances difficiles, au lendemain de l'émeute du 13 février, que Casimir Périer entreprit, en homme de cœur, de restaurer le pouvoir en face de l'Europe menaçante et des partis en armes au sein même de la capitale. Au dedans, l'insurrection fut réprimée à Paris, à Lyon et dans la Vendée, les chambres transformées presque violemment en une majorité capable de gouvernement; les uns furent forcés à se contenter de la charte, les autres à s'y résigner. Au dehors, il conquit la paix par l'audace. L'érection de la Belgique en un royaume indépendant et ami, l'occupation d'Ancône recommandent à la postérité cette courte et glorieuse administration; mais la France paya sa prospérité renaissante d'une existence qui lui était précieuse : Casimir Périer fut une des premières victimes du choléra.

GRENVILLE

(GUILLAUME WYNDHAM)

MINISTRE D'ÉTAT ANGLAIS

Né le 25 octobre 1759; — fils de lord Georges Grenville; — mort le 12 janvier 1834.

Après avoir achevé ses études à l'université d'Oxford, il entra dans la chambre des communes en 1782, et fut nommé payeur général de l'armée sous le ministère de Pitt, dont il fut un des plus utiles défenseurs dans la chambre basse. Appelé en 1790 au *foreign-office*, il seconda activement, jusqu'à la conclusion de la paix d'Amiens, la politique du grand ministre qui dirigeait les affaires de l'Angleterre, fomentant les colères et ralliant les haines de toutes les puissances de l'Europe dans une ligue commune contre la révolution et contre la France. Il refusa, en mai 1804, de rentrer au ministère avec Pitt, qui ne partageait pas ses doctrines libérales sur l'émancipation des catholiques. Il lui succéda après sa mort, et forma le nouveau cabinet dont Fox et Addington firent partie ; mais il n'occupa que peu de temps le poste de premier ministre, qui lui fut retiré par le régent après la première campagne de la guerre de Prusse. La charge de chancelier de l'université d'Oxford lui fut conférée en 1809. Il termina ses jours dans la culture des lettres.

HOLLAND

(HENRY-RICHARD FOX, LORD)

CHANCELIER DU DUCHÉ DE LANCASTRE

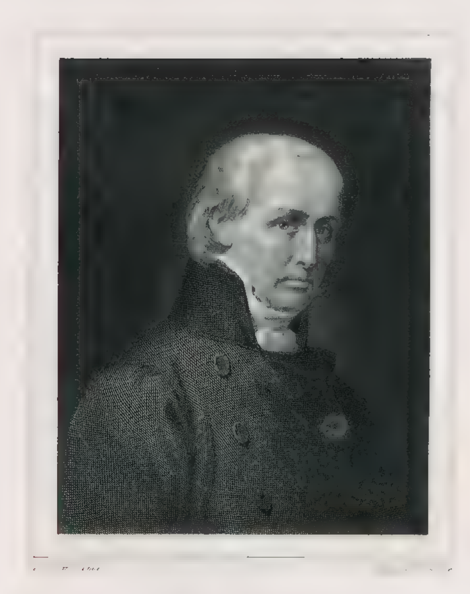
Né le 21 novembre 1773; — fils unique d'Étienne, second lord Holland, et frère aîné de Charles-James Fox ; — marié à lady God-Frey-Webster; — mort le 22 octobre 1840.











PERCIER-BASSAN

(CHARLES)

ARCHITECTE, MEMBRE DE L'INSTITUT

Né à Paris, le 22 août 1764; — mort à Paris, le 5 septembre 1838.

Son père était concierge-suisse aux Tuileries, et sa mère couturière de la malheureuse reine Marie-Antoinette. Il montra dès ses premières années les plus grandes dispositions pour tous les arts du dessin, et particulièrement pour l'architecture. Il fut d'abord admis à l'école gratuite de Saint-Côme, à laquelle, en reconnaissance des premières leçons qu'il reçut dans cet établissement, il légua en mourant la somme de cent mille francs.

En 1779, M. Percier parvint à entrer à l'école de M. Peyre le jeune, où il fut bientôt rejoint par M. Fontaine, fils d'un architecte des environs de Paris; l'ayant distingué parmi ses nombreux et bruyants confrères, il s'attacha particulièrement à lui. Ce fut alors que prit naissance entre l'un et l'autre le pacte de sincère et bonne amitié qui, sans le moindre nuage, sans le moindre trouble, et dans l'accord le plus parfait, a duré près de soixante ans. Cette association, à nulle autre pareille, a fait le bonheur, souvent la consolation, et toujours le soutien de leur existence commune.

M. Percier se fit bientôt remarquer par différents succès dans les concours mensuels, et il obtint, avec un applaudissement général, le grand prix de l'année 1786, sur le programme d'un musée des arts.

Il se rendit à Rome où il trouva son camarade M. Fontaine qui, ayant gagné le second grand prix l'année précédente, venait de recevoir, par les soins et l'amitié de M. Heurtier dont il était l'élève, son brevet d'admission dans la pension de Rome, sous le directorat de M. Lagrenée l'aîné.

M. Fontaine rentra en France en 1790, et M. Percier, après une absence d'environ cinq ans, y revint à son tour dans l'année 1791.

Les liens d'étroite amitié qui jusqu'ici avaient uni les deux artistes devinrent, après leur retour en France, ceux de la nécessité, au milieu des orages et des dangers qu'ils eurent à traverser.

M. Fontaine vivait péniblement à Paris en faisant quelques dessins pour des architectes qui le payaient mal, quand M. Percier, l'ayant rejoint avec les richesses d'une immense masse de bonnes études, conçut le projet de créer une école. Bientôt les élèves arrivèrent de toute part; les fabricants de meubles, de bijoux, les théâtres mêmes s'empressèrent de venir prendre les leçons de l'homme habile qui ne les refusait à personne.

Pendant les terribles journées qui ont été les suites de la mort de l'infortuné Louis XVI, M. Pâris, architecte habile qui aimait, qui admirait et qui avait souvent aidé M. Percier de ses savants conseils, se démit de la place de directeur des décorations de l'Opéra; en quittant cette position, qu'il occupait depuis longtemps, il désigna comme l'homme le plus capable de lui succéder M. Percier, qui venait alors de faire au théâtre de l'Odéon quatre décorations pour la tragédie de *Lucrèce*, par M. Arnaud. Dans le même temps, M. Lecomte, architecte, ayant été chargé d'établir, sur les ruines de la salle de Servandoni, au palais des Tuileries, l'assemblée de la convention qui gouvernait alors la France, supplia M. Percier de venir à son aide, et le chargea de la partie décorative de cette difficile entreprise. Il fit encore pour ce même architecte tous les dessins nécessaires pour installer le conseil des Cinq-Cents dans les bâtiments du Palais-Bourbon qui existent encore.

Enfin, MM. Percier et Fontaine, qui s'étaient réunis dans un modeste logement partagé en deux, rue Montmartre, dans la section de Brutus, et qui avaient mis en commun leurs efforts et leurs dangers, furent appelés à transformer en salle d'assemblée pour la section de Brutus l'église de Saint-Joseph, qui aujourd'hui est un marché.

De meilleurs jours commencèrent pour ces deux artistes au retour de Napoléon, après la campagne d'Égypte, vers la fin de 1799. Le peintre David, étant accouru l'un des premiers pour offrir ses hommages au jeune général, lui présenta, sur sa demande, MM. Percier et Fontaine, dont les noms déjà connus ne faisaient plus qu'un. Ils furent aussitôt chargés de dresser les plans de Malmaison, pour lesquels M. Percier conçut et proposa les plus charmantes dispositions.

M. Percier, délivré désormais des inquiétudes du besoin, heureux d'ailleurs de s'affranchir de la préoccupation de ses intérêts matériels, se livra presque entièrement à la culture de la partie de l'art qui faisait ses délices. Il se renferma dans son cabinet, entouré de ses élèves et de ses amis. Il donna suite, avec le concours de M. Fontaine, à la publication de l'ouvrage *Des palais et maisons de Rome,* déjà commencé, et il resta ainsi en quelque sorte l'âme d'un corps composé de deux parties vivant dans un parfait accord.

M. Chalgrin, qui, conjointement avec M. Raimond, avait élevé le grand arc de l'Étoile aux Champs-Élysées, étant mort, M. Percier lui succéda dans l'Institut à une grande majorité de voix; et M. Raimond étant mort peu de jours après, M. Percier présenta son ami, et obtint à l'unanimité des suffrages que leurs deux noms ne restassent pas séparés.

L'arc de triomphe de la place du Carrousel ayant été terminé d'après leurs dessins en 1807, l'Institut décerna aux deux amis le prix décennal d'architecture qu'ils avaient mérité l'un et l'autre.

Après le rétablissement des misérables constructions de la Malmaison, dont les projets ne purent jamais être exécutés, MM. Percier et Fontaine furent chargés de restaurer les palais de Saint-Cloud, de Versailles, de Trianon, de Rambouillet, de Fontainebeau, de Compiègne, et toutes les maisons royales dont la nomenclature serait trop longue. Ils durent dresser en même temps un nombre immense de projets de toutes sortes qui n'ont pas laissé de traces et sont presque oubliés, tels que le palais du roi de Rome, qui, plus grand que celui de Versailles, devait couvrir la montagne de Chaillot et dominer Paris.

M. Percier, pendant la durée des huit règnes qui succédèrent à celui du roi Louis XVI, donna suite à la publication des études qu'il avait recueillies en Italie.

Voici la liste de ces différents ouvrages : *Palais et maisons de Rome, Meubles et décorations intérieures, Parallèle entre plusieurs résidences de souverains, Fêtes du sacre de l'empereur, Mariage de l'empereur, Arc de triomphe de la place du Carrousel, Plans des domaines de la couronne.*

Les immenses travaux dont M. Percier se trouva ainsi surchargé le forcèrent souvent, pendant son éclatante carrière, de retarder, de diminuer et même d'abandonner les ouvrages d'art dont son imagination était constamment remplie. Plusieurs fois il a projeté de retourner à Rome pour y retrouver la santé et le calme dont il y avait longtemps joui. Mais son mal allait chaque jour tellement croissant qu'il n'osa jamais se mettre en route pour un aussi long et aussi fatiguant voyage. Enfin, il succomba le 5 septembre 1838, sans avoir pu recevoir les embrassements de son ami que le roi Louis-Philippe avait emmené avec lui à son château d'Eu.

Telle a été sommairement la vie et la fin de l'homme à qui le roi Louis-Philippe a voulu donner place parmi ceux qui ont honoré la France et qui remplissent les salles immenses du palais de Versailles.

